UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉFLEXIONS DE FOND DE RUELLE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
LAURENCE LÉVESQUE

JANVIER 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a été rédigé dans une grande solitude. Si par moment elle a été difficile à porter, elle m'a aussi permis une introspection salvatrice. Ces remerciements seront brefs, mais précieux, puisqu'ils s'adressent à ceux qui m'ont permis d'y croire et de mener à terme ce mémoire.

Louis-Claude, remarquable allié, qui tout au long du processus m'a encouragé avec une grande bienveillance que l'on rencontre trop peu souvent. Il a été présent, patient et si pertinent. Une petite partie de sa sagesse se retrouve entre les lignes de ce mémoire.

Danielle, pour les conseils rigoureux qui m'ont permis d'aller plus loin. Pour l'écoute, les beaux mots et la douceur aussi. Jacinthe, pour la correction minutieuse.

Sébastien, pour les relectures, les encouragements et les fous rires constants.

Enfin, merci à tous ceux qui devant mes nombreux moments de désespoirs m'ont souri compatissants. Au fond, c'est tout ce dont j'avais réellement besoin.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....V

AVERTISSEMENT.....2

13 MARS 2020 (Avant-propos).....3

LA GENÈSE (Introduction).....4

L'ÉCRITURE DOCUMENTAIRE (CHAPITRE I).....7
1.1 Le repérage documentaire.....8
1.1.1. Séquences ; La concentration difficile.....8
1.2 L'autofiction.....11
1.2.1 Séquences ; La solitude du quotidien.....12

LES CONCEPTS STRUCTURANTS (CHAPITRE II).....13
2.1 L'écriture multimédia.....13
2.1.1. Séquence du chien mouillé.....15
2.2 Le concept d'agencement.....16
2.2.1 Séquences ; la vie de quartier.....19

LE TRAITEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE (CHAPITRE III).....20
3.1 La définition de la réalisation.....20
3.2 Sophie Calle et les contraintes du hasard.....21
3.2.1 La contrainte du projet.....22
3.3 Le bâti et Danielle Méaux.....26

LES ARTISTES INSPIRANTES (CHAPITRE IV).....28
4.1 Les conseils de Pascale Ferland.....28
4.2 Agnès Varda et la cinécriture.....31
4.3 L'approche créative de Luce Meunier.....32

L'ÉVOLUTION DU PROJET (CHAPITE V).....36
5.1 La sérendipité.....37
5.2 Les affects de l'ordinaire.....38
5.2.1 Chantal Akerman et la banalité.....40
5.3 La création au féminin.....41

REMISES EN QUESTION (CHAPITRE VI) 49
6.1 Anxiété de performance et syndrome de l'imposteur 53
6.2 La fin illusoire 55

LE DOUTE (Méthodologie) 62
7.1 L'autoethnographie 65
7.1.1 Filature et collage de texte 66
7.1.2 Histoires narratives 66
7.1.3 Recherche par l'écriture 67
7.2 Mouvement impressionniste 68
7.3 Réflexivité 69
7.4 La fin (véritable) 70

21 AOÛT 2021 (Conclusion) 72

ANNEXE A LES RÉFÉRENCES 75

RÉSUMÉ

Le 13 mars 2020, le premier confinement est annoncé. Comme tout le monde, je perds mes repères. Afin de mener à terme mon projet de mémoire, je n'ai d'autres choix que de m'adapter à la nouvelle réalité. À défaut de compléter mon projet original, je profite de ce temps d'arrêt obligé pour remettre en question les fondements de ma démarche. Privée des outils technologiques qui normalement auraient nourri ma pratique, j'opte pour la simplicité et je décide de créer par le biais de l'écriture. *Réflexions de fond de ruelle* est un récit de pratique à mi-chemin entre le journal de repérage documentaire et l'autofiction où je tente d'approfondir ma démarche de création en répondant à la question suivante : Si un projet cinématographique n'est pas mené à terme, la proposition documentaire peut-elle être considérée comme un acte de création? Le pouvoir des mots est puissant et cette recherche par l'écriture s'avère transformatrice. J'en découvre ainsi beaucoup sur la personne que je suis et la force qui m'habite.

Mots clés : démarche documentaire, processus créatif, autofiction, recherche par l'écriture, recherche-création

RÉFLEXIONS DE FOND DE RUELLE

AVERTISSEMENT:

Ce mémoire a été conçu avec mes tripes et mon cœur. Je suis consciente qu'il sort du cadre habituel. Pour les âmes sensibles, n'ayez crainte, toutes les références se trouvent en Annexe. Il faudra seulement vous armer d'un peu de patience. J'espère tout de même que le voyage en vaudra la peine.

Bonne lecture.

13 mars 2020.

Je précise la date pour vous donner une idée de mon état d'esprit. Il me semble qu'évoquer les souvenirs de cette période trouble est plus efficace que de tenter de décrire les émotions qui m'assaillaient alors.

Je n'ai aucun doute, nous partageons la même référence.

J'aimerais simplement préciser que cette angoisse-là m'habitait depuis longtemps déjà.

Le festival vient d'être annulé. La nouvelle est tombée comme une onde de choc : les rassemblements de plus de 250 personnes sont interdits. Nous quittons le Saguenay comme si notre vie en dépendait.

Le soleil se couche sur la cime des arbres alors que nous traversons le Parc. Bientôt, nous serons plongés dans le noir et seuls les phares de la voiture pourront nous éclairer.

Soudain, mon avenir me paraît incertain.

***

Depuis mon retour à Montréal, mes journées sont ponctuées par les lavages de mains et les notifications de Radio-Canada. Le nombre de cas augmente sans arrêt. Je me surprends à tenter de le deviner. Je suis très motivée.

Je m'occupe comme je peux. Autrement, je me sens bonne à rien et j'ai vraiment besoin d'être bonne à quelque chose.

J'ai commencé la course, je sais que c'est cliché, mais faire des tours du bloc semble une meilleure option que de longer les murs de mon appartement de Rosemont.

***

En toute honnêteté, la première annonce concernant la fermeture des écoles m'a d'abord apaisée.

Je devais passer les prochains mois à terminer mon mémoire qui se déroulait dans une école primaire. L'idée était de faire des ateliers éducatifs sur le stress, puis de créer avec les jeunes une exposition documentaire mettant de l'avant leurs visions. En théorie c'était un beau projet, mais les embûches s'accumulaient. J'avais l'impression que ce congé forcé allait me permettre de trouver des solutions.

Mais je me cherchais des excuses, ce projet était voué à l'échec.

Assise à mon bureau, je regarde la pluie tomber. Des petites gouttelettes se forment sur la fenêtre. Elles se déplacent doucement.

***

Six heures, mon cadran sonne. Je me lève, consulte les nouvelles, bois un café, mange un croissant, brosse mes dents. À sept heures, je suis prête à travailler, mais je préfère aller me chercher une poignée d'amandes aux chocolats.

Ce congé devait durer deux semaines. Si prédire le prolongement de ces mesures sanitaires était donné à tous, je ne pouvais me résoudre à abandonner par moi-même. L'échec, il fallait me l'imposer, sans quoi je restais accrochée.

> Assise sur le divan, les yeux rivés vers la conférence de presse. La fermeture des écoles est prolongée jusqu'au 1er mai. Ça y est, c'est le signal que j'attendais. Je peux enfin respirer, me trouver un plan B.
>
> ***
>
> Assise dans mon bureau, le regard vide, je ne sais où commencer. À mes côtés, mon chat dort en plein soleil. Dehors, la crèmerie du coin est bondée, c'est une promesse que les beaux jours arrivent.
>
> ***
>
> Assise sur mon lit, je reste coincée à la page 107 d'un livre que je peine à terminer. Mes pensées s'entremêlent. Les beaux jours ne seront pas suffisants finalement.

En avril 2017, ma lettre de motivation pour entrer à la maîtrise disait ceci : *ce projet est né des nombreux questionnements qui se sont bousculés et des innombrables remises en question qui m'assaillent.* Déjà à l'époque, il était important pour moi de mieux comprendre les raisons qui me poussaient à créer, et par la bande, développer une démarche qui saurait perdurer.

Malgré le temps qui passe et les projets qui se sont enchaînés depuis les trois dernières années, le doute est toujours présent.

Et comme je suis au beau milieu du processus d'écriture de mon premier long-métrage documentaire, plonger dans la théorie pourrait apporter des réponses à mes questions, ou du moins, amener une dose de réconfort dont j'ai franchement besoin.

Retourner aux sources semble une bonne idée.

De toute façon, je n'ai rien de mieux à proposer. Enfermée entre quatre murs, je suis désespérée.

Dans son livre, *L'écriture du documentaire*, Jacqueline Saagar nous guide à travers les différentes étapes qui mènent à la rédaction d'une proposition documentaire. Elle offre de simples explications sur le contenu que l'on doit retrouver dans une telle demande qu'elle agrémente d'opinions variées venant des membres de l'industrie (cinéaste, producteur, diffuseur).

Ne sachant pas trop par où commencer, suivre ses indications me semble une idée intéressante, un point de départ qui m'aidera à structurer ce mémoire.

Très vite dans son livre, elle insiste sur l'importance du repérage. C'est ce qui permet au cinéaste de définir les contours de son film en observant les acteurs principaux du sujet convoité.

> *«Je mélange les notes sur les situations et les personnages que je viens de rencontrer, j'écris les dialogues auxquels j'ai assisté, et c'est par rapport à ces notes que je me questionne sur les futures séquences du film »*
>
> -Patrice Chagnard

Ce que je retiens des conseils mis de l'avant dans le livre de Saagar, c'est qu'il me faut repérer sans relâche, m'intéresser aux personnes que je croise, être curieuse, patiente, savoir écouter, mais surtout, établir un lien de confiance avec les protagonistes potentiels.

Ce ne sera pas de tout repos.

Comme mon sujet n’est pas défini, et que, pandémie oblige, je ne peux sortir de chez moi, le quotidien que je dois observer, c'est le mien.

Je présume alors que je serai l’actrice principale, la protagoniste de ce mémoire.

Je sais d’emblée que je devrai redoubler d’efforts pour distinguer ma perception de la réalité, de la réalité dite objective. Il me faudra trouver l’équilibre entre l’autocensure et le compte rendu, détaillé à l’excès, d’un moment sans intérêt.

> De ma fenêtre, j’observe deux clientes qui bavardent sur la terrasse de la crèmerie en bas de chez moi. Il fait chaud. Ma fenêtre est ouverte, leur conversation me déconcentre. Elles sont assises à deux mètres l’une de l’autre, c’est probablement pour cette raison qu’elles parlent aussi fort. La plus grande des deux mentionne sa randonnée de la semaine dernière: c’était difficile, mais ça en valait la peine. Tout comme son amie, je suis curieuse. Et quand cette dernière lui demande où elle est allée, j’en prends bonne note; la montagne Noire à Saint-Donat.
>
> ***
>
> Il fait chaud et j’ai bu beaucoup d’eau, mais je n'ai presque rien écrit. J’ai tout effacé, insatisfaite de ce que j’avais rédigé.
>
> ***
>
> Je me suis réveillée avec un mal de gorge. J’ai vu des amies avant-hier. Je crois qu’on veut me punir. La file pour la clinique de dépistage sans rendez-vous est plus longue que je le croyais. Deux heures passent, je n’ai presque pas avancé, mais le ciel se couvre de nuages.
>
> Une heure plus tard, j’ai passé l’inscription et reçu une goutte de pluie sur l’avant-bras.
>
> Il ne reste plus que 25 personnes avant moi lorsqu’une pluie abondante s'abat sur nous. Je passe le test complètement trempée. Je

n’ai peut-être pas la COVID, mais il est probable que j’attrape le rhume.

***

Le prochain dépôt pour mon projet documentaire est imminent. J’ai reçu les commentaires pour bonifier ma proposition, mais je ne sais pas par où commencer. Je reste immobile devant mon ordinateur avant de quitter mon appartement pour aller marcher. Je fais le tour du bloc, mais l'inspiration ne me vient toujours pas. Est-ce que je crois toujours au projet? Le doute s’installe, et j’ai peur qu’il ne me quitte plus jamais.

***

Le dépôt est passé. Je ne sais pas par quel miracle j’ai réussi à terminer la proposition à temps. Je devrais me réjouir, mais je ne peux m’empêcher de penser à la prochaine étape, le prochain dépôt où la proposition sera amenée à s’améliorer. C’est sans fin, jamais assez. Mon chat dort tranquillement à mes côtés, ça en fait au moins un qui ne semble pas trop stressé.

***

Aujourd’hui, c’est partout dans les manchettes, les Jeux olympiques de Tokyo sont officiellement reportés à l’an prochain. On ne sait toujours pas quand le film sera tourné, mais on sait que ce ne sera pas cette année. Enfin une certitude sur laquelle on peut s’appuyer. Je me sens de plus en plus déconnectée du projet, mon repérage remonte à si longtemps que les images de mes souvenirs s'estompent graduellement. Saurai-je faire le film que je m’efforce d’écrire? Est-ce que ce que je tente de présenter avec précision est tiré de mon imagination? Serais-je en train d’écrire une fiction?

À la relecture des écrits qui composent mon journal de repérage, je ne me reconnais plus tout à fait. À l'instar de mes journaux intimes d'enfance où mes émotions vives, indigestes, étaient mises sur papier sans compromis, j'ai opté pour une observation de mon quotidien avec un certain détachement.

Il pouvait alors s'écouler des semaines, voire des mois avant que j'inscrive les moments à mon journal de repérage. En priorisant le temps qui passe, je m'assurais de porter un regard différent sur ma réalité pour bien peser mes mots. Une douce autocensure qui me permettait de me protéger; écrire sur moi sans trop me dévoiler.

Il est encore trop tôt pour savoir si la méthode est la bonne. J'aime croire qu'elle permet de me regarder comme si j'étais quelqu'un d'autre, de me regarder comme si j'étais à la fois une protagoniste et la documentariste qui l'observe.

Si je ne me reconnais plus, c'est qu'une part de ce que je raconte ne correspond plus tout à fait à mes souvenirs. Mon quotidien est romancé, fictionnel. Mon journal de repérage a, tout naturellement, pris la forme d'une autofiction.

> Dans la ruelle j'aperçois un homme qui fait les cent pas. Il marche lentement. Il regarde à gauche, à droite, il se penche, puis se relève. Il quitte la ruelle sans avoir trouvé ce qu'il cherchait.
>
> Je crois qu'il a perdu son chat.

« Si j'essaie de me remémorer, je m'invente »
- Serge Doubrovsky

En cherchant des témoignages d'auteurs ayant pratiqué l'autofiction, je suis tombée sur cette citation de Doubrovsky. Elle manque très certainement d'originalité, puisque quelques semaines plus tard, j'ai trouvé le mémoire de Valérie Fillion, qui se consacre à l'écrivaine Chloé Delaume, où elle cite l'essayiste Philippe Vilain à propos de la célèbre citation de Doubrovsky.

L'arbre est dans ses feuilles.

Au départ, j'avais noté cette citation sur un vulgaire bout de papier qui traînait sur mon bureau. En réalisant qu'elle était aussi populaire, je l'ai recopiée plusieurs fois, soucieuse de ma calligraphie, sur un post-it coloré. Je me suis ensuite empressée de le coller sur le mur, question de garder l'inspiration à portée de main.

Je voulais lui faire honneur.

Les mots des autres n'étaient pas mal non plus. Ils méritaient aussi de se retrouver sur mon mur.

« Cette phrase résume bien le pouvoir de l'imaginaire de soi, plus attaché à rechercher le souvenir prospectivement que rétrospectivement »
- Philippe Vilain

Mais, c'est surtout les propos de Valérie que je retiens.

« L'autofiction se développe, depuis le commencement, sous l'influence de la psychanalyse dans une exploration du moi sous l'expérience de l'analyse. Conscient de cette fracture entre les faits sensibles et ce qu'il est possible d'en dire et d'en penser, l'écrivain change son regard sur le vécu »
- Valérie Filion

Inutile de dire que je partage son point de vue.

Pour m'aider à analyser le contenu de mon journal de repérage, j'ai établi trois étapes me permettant de discerner le vrai du faux.

D'abord je vis, puis j'écris, et enfin, je me relis.

À travers ces différentes étapes, une parcelle de vérité tend à se faire oublier. La distance temporelle permet une réappropriation des évènements - et possiblement une transformation de la vérité - mais cette même distance m'est aussi nécessaire pour interpréter l'expérience vécue.

Avec ce journal de repérage autofictionnel, j'arrive à déceler ce qui m'habitait alors. Les thématiques récurrentes deviennent évidentes. Je suis convaincue que le sujet de ce mémoire se trouve, quelque part, entre les lignes de ce journal.

> Il fait beau. Mes fenêtres sont ouvertes, la brise est agréable. Dans mes oreilles, une musique instrumentale m'aide à écrire. Entre les douces notes de piano, de grands rires, pour la plupart stridents, viennent briser la mélodie. Je n'arrive plus à me concentrer.
>
> Je ferme la fenêtre. La chaleur envahit la pièce presque instantanément. J'ai trop chaud. Je n'arrive pas à me concentrer.
>
> ***
>
> Je me suis installée devant mon ordinateur à sept heures trente-cinq ce matin. Il est dix heures vingt-deux et je n'ai rien écrit. Absolument rien. Je passe mon temps à boire de l'eau, fureter les réseaux sociaux, aller aux toilettes, manger une collation, puis deux biscuits et prendre un café pour me réveiller.
>
> ***
>
> J'ai passé la matinée à travailler et l'après-midi à procrastiner. Ce soir j'irai marcher pour me récompenser.
>
> ***
>
> Je suis installée sur mon balcon pour écrire. J'avais besoin de sortir de l'ordinaire. Le soleil réchauffe ma peau, c'est agréable. À la recherche d'inspiration, j'observe la ruelle attentivement; personne à l'horizon. C'est le calme plat, plate à mort.

Ce qui ressort de mon journal de repérage, du moins pour l'instant, est la solitude dans laquelle je baigne. Celle causée par l'écriture où mon seul allié est mon clavier. Il me semble alors inutile, voire injuste, d'être condamnée à pratiquer mon métier avec des mots plutôt qu'avec une caméra.

Advenant le cas que le film documentaire ne voit jamais le jour, l'écriture d'une proposition documentaire peut-elle être considérée comme un acte de création?

Pour sortir de ma torpeur, je retourne au livre de Jacqueline Saagar où Patrick Leboutte me ramène à l'ordre alors qu'il dévoile sa vision de l'écriture documentaire.

« Filmer le monde, tout le monde le fait, regardez la télé, internet. (...) Ce qui est intéressant maintenant c'est de filmer le rapport singulier que nous avons avec le monde et c'est ça que j'attends d'un cinéaste. L'étape de l'écriture du film est indispensable, car elle donne à voir le film, et vous aide à faire vos choix de réalisation »
Patrick Leboutte

Les choix de réalisation concernent la structure narrative, certes, mais ils incluent aussi le traitement visuel. Le cinéma est une succession d'images en mouvement. Si je prends le pari de créer une œuvre documentaire à partir de la proposition, il me faut penser l'écriture autrement.

***

On me propose gentiment de regarder du côté de l'écriture multimédia.

« Dans nos discours ordinaires, le terme multimédia tend à devenir le simple synonyme de numérique. Il renvoie plus précisément à la manipulation conjointe des textes, images et sons sur un même support »
– Serge Bouchardon

Cette définition toute simple résonne beaucoup. Il est évident que des images doivent parsemer le texte. Le journal de repérage contient des notes sur les moments observés, mais il est important de prendre en photos les lieux et les personnages potentiels. Une essence particulière peut émaner de ces clichés, une sensation unique qui saura m'inspirer.

« La question de l'écriture s'articule à celle des contenus, c'est-à-dire d'objets matériels reposant sur un support physique de manifestation pour donner à interpréter une forme considérée comme signifiante, forme que l'on peut dès lors appeler forme sémiotique »
Serge Bachimont

Au cinéma, les images proposent une signification, sans tout dévoiler, laissant le spectateur interpréter à sa guise l'histoire qui lui est présentée. Tandis que dans une proposition documentaire, afin d'obtenir le financement nécessaire à la réalisation du projet, il faut raconter le sujet précisément, clarifier toute ambiguïté, dans le but de convaincre de la faisabilité et de la pertinence du projet.

En intégrant les images à mon texte, j'espère pouvoir me rapprocher de la liberté d'interprétation que l'on retrouve au cinéma, en offrant différents niveaux de lecture qui viendront bonifier l'expérience du lecteur.

Les méthodes qui existent pour parvenir à pratiquer l'écriture multimédia sont nombreuses et diffèrent selon les médias choisis. L'une des plus populaires est l'élaboration d'un ensemble de règles formelles qui viennent aider à structurer le projet.

C'est simple et efficace. L'ensemble de règles se traduira par un procédé médiatique et par un parti-pris esthétique qui accompagnera mes images.

Je suis satisfaite et j'aimerais en profiter avant que le doute m'assaille à nouveau. J'ai envie de descendre à la crèmerie. Il fait chaud. Un cornet de crème glacée est la récompense tout indiquée.

Mais, une file monstrueuse me décourage.

Tout porte à croire qu’il se mettra à pleuvoir sous peu, c’est évident. Le ciel est couvert de nuages et la brise est lourde et humide. Pourtant, dans la ruelle, un homme promène son chien. Un bouvier bernois, je crois. Ils marchent lentement. Le maître observe le jardin de mon voisin, il est impressionné. Impressionné, mais insouciant, la pluie ne tardera pas à arriver et il sera trempé, son chien aussi. Surtout son chien. J’imagine l’odeur de ce gros clébard mouillé et je ne comprends pas pourquoi le maître s'attarde autant sur le framboisier du voisin.

Peut-être parce que le chien est trop vieux. J’ai lu que les bouviers bernois avaient les hanches fragiles.

À bien y penser, le maître est plein de considération pour son animal. Après avoir cueilli une framboise, il quitte la ruelle lentement.

J’ai pris du retard.

J’ai cru, à tort, que le concept d’agencement s’intégrerait facilement à mon mémoire. Je me doutais bien que de comprendre Deleuze n’était pas une mince tâche, mais je ne m’attendais pas à rester coincée sur ce concept aussi longtemps.

Bien honnêtement, j’avoue que mon orgueil en prend un coup, j’avais présupposé que ce que Deleuze appelle visible et énonçable faisait référence au signifiant et signifié de McLuhan.

Cette grande déclaration témoigne de mes études sommaires en communication, de ma grande naïveté et de mon manque flagrant de culture générale.

Après de nombreuses lectures, plutôt ardues, j'ai mis la main sur un article qui abordait le concept de l’agencement au cinéma de la professeure Marion Froger, et Dieu merci, j’ai enfin compris ce à quoi Deleuze faisait référence.

« À partir de son concept d’agencement, Deleuze se donne la tâche de comprendre l’articulation de la pensée en image, en dehors de toute référence au modèle linguistique »
- Marion Froger

Cette réflexion me redonne espoir. D’abord, parce qu’elle est claire; je comprends tout à fait la signification de tous les mots utilisés, mais aussi parce qu’elle me permet de pousser la réflexion liée à mon projet. Elle m’empêche de me contenter du premier degré.

Le concept d’agencement explore les modes de la pensée par le biais de l’image plutôt que par les mots. Alors que de mon côté, privée de l’image en mouvement, je me questionne à savoir si le documentaire peut exister autrement, si la proposition documentaire peut être considérée comme un geste de création en soi, indépendamment du résultat filmique.

En s’arrêtant à cette première définition, il est vrai que mon projet est à des années-lumière du concept d’agencement, mais en poursuivant ma lecture du texte de Froger, j’ai vite constaté que les intentions derrière le concept d’agencement se rapprochaient de celles derrière mon projet.

« Ne pas étudier l’incidence du média sur le discours, mais l’exploration d’une puissance expressive qu’il faut se donner les moyens de comprendre en réinvestissant le point de vue de la matière »
- Marion Froger

L'idée de réinvestir le contenu de la matière fait référence à l’idée de créer autrement. Et corresponds à ce que je veux faire, ou dois faire, considérant que mon projet existe de par les contraintes dessinées par la crise sanitaire.

Deleuze disait que l'on crée avec des sensations. Je crois qu'en tentant de démystifier l'écriture documentaire, par le biais de l'autofiction (puisque je me mets moi-même en scène) je mets en mots les images que j'aurais aimé tourner. Les mots que je pose sur papier représentent une image que je vois ou que je vis, et à l'inverse les images que je prends correspondent aux sensations que je ressens lorsque les mots sont impuissants ou inauthentiques.

« Un agencement concret constitué d'éléments matériels multiples répond à un autre agencement concret, permettant ainsi la migration du percept libéré de son ancrage psychologique »
- Marion Froger

Les agencements mis en commun permettent la transformation et créent les effets de sens. C'est grâce à ces effets que l'œuvre peut prendre vie, indépendamment du modèle linguistique.

Le visible et l'énonçable, c'est donc le rapport entre la pensée et l'acte de création. L'agencement de deux éléments hétérogènes qui s'allient pour créer un effet de sens.

N'en déplaise à Deleuze, le concept d'agencement se trouve au cœur de ce projet.

Du moins, je crois.

Des enfants jouent au hockey dans la ruelle. Chaque fois qu'une voiture passe, ils retirent leur filet, qu'ils replacent aussitôt que la voie se libère.

Un bébé pleure.

Le jardin du voisin est en fleurs.

Mon voisin lave sa voiture.

Les clients de la crèmerie rient aux éclats.

Mon chat dort.

Mon chat miaule.

Mon chat mange et moi je n'ai rien à raconter.

Ne sachant plus quoi écrire, je passe à l'étape suivante suggérée par Jacqueline Sagaar : le traitement cinématographique.

« Cette partie du dossier vous permet de réfléchir à l'écriture cinématographique et à la couleur de votre film. Elle vous aide à exprimer et justifier tous vos partis pris de réalisation et vos choix de mise en scène »
– Jacqueline Saagar

Comment puis-je établir les partis-pris d'un projet qui ne se réalisera jamais? Le projet est-il viable? Soudain, les mots me posent problème.

Réalisatrice :

Personne chargée de la mise en scène d'un film.

Réalisation :

1. Action de rendre réel. *La réalisation d'un rêve.*
2. Action de réaliser. *La réalisation d'un film.*

Réaliser:

1. Rendre concret, effectuer. *Réaliser un projet. Syn. exécuter.*
2. Diriger la réalisation d'un film, d'une émission de radio ou de télévision. *Syn. créer; produire.*

Réaliser un projet, le mener à terme. C'est précisément ce que je tente de faire. Je m'accroche à cette définition et certains pourraient m'accuser de jouer avec les mots, mais pour l'instant, c'est ce qui me permet de retrouver un semblant de motivation.

Mon quotidien est banal.

Les premiers temps, ma solitude m'inspirait. Maintenant elle me semble vaine, comme si elle était trop exploitée. Je n'ai plus le recul nécessaire pour déterminer ce qui est pertinent dans ce quotidien monotone.

> Mon chat regarde par la fenêtre de mon bureau. Hier, à la même heure, il était couché sur le divan du salon. Chaque jour je note ses allées et venues. Je ne sais pas pourquoi, ni ce que ça peut bien vouloir dire. Je me noie dans la banalité.

***

« 15 sourires donnés, 8 ou 9 reçus, 2 sandwiches acceptés environ 15 minutes de conversation. Ces statistiques seront plus précises demain avec l'aide de deux compteurs et d'une montre »
- Sophie Calle

Ce sont les mots de Sophie Calle dans son livre *Gotham Handbook : New York mode d'emploi*. La marche à suivre dictée par Paul Auster lui permet de trouver l'inspiration dans des contraintes précises et strictes. Sa création se trouve dans le réel qu'elle documente de manière précise, presque mathématique.

Très vite en lisant son œuvre, on réalise qu'elle a l'habitude de s'imposer des contraintes. On peut facilement constater qu'en jetant les bases de son projet, elle détermine ses partis-pris de réalisation.

Mon quotidien banal n'est pas une contrainte, il est plutôt le sujet. Pour m'aider à le raconter, mieux vaut le circonscrire. Définir ce sur quoi je me concentrerai. De cette façon, j'arriverai à y déceler des détails importants, dignes de mention.

Et puis, il y a mon chat qui vient poser sa tête sur mon bras. La vie peut être douce, parfois.

Je passe beaucoup de temps dans mon bureau. Trop, diraient certains. Inspiration ou pas, procrastination ou pas, j'y suis tous les jours.

Je travaille face à la fenêtre. Lorsque le soleil brille trop fort, je ne vois plus rien. Je plisse les yeux ou tire les rideaux. J'applique aussi de la crème solaire. Plus pour prévenir les ridules que pour prévenir les coups de soleil, je vieillis comme tout le monde.

Je pourrais très bien tourner mon bureau pour travailler face au mur, mais c'est trop déprimant. Je préfère m'asseoir face à la fenêtre jour après jour et regarder la vue. Elle est rassurante, je la connais par cœur et je m'y suis attachée. Elle me réserve aussi de grandes surprises; elle change avec les saisons, la température et les gens qui vont et viennent.

C'est un spectacle vivant en constante évolution.

Maintenant lorsque l'inspiration ne vient pas, je prends une photo.

Une photo par jour jusqu'à ce que ce mémoire soit terminé.

Une image fixe qui témoigne de la variation de mon quotidien. Ça me plait.

La petite voisine s'adonne librement à la trottinette. Elle contourne les clients de la crèmerie à toute vitesse. Elle est très habile. Ses cheveux entremêlés virevoltent au vent, son rire est pur. Son bonheur est évident.

***

Un voisin travaille sur son balcon. Je vois qu'il observe la ruelle. Son regard croise le mien, il me sourit. Il est distrait lui aussi.

***

Deux amoureux, plus très amoureux, mangent une crème glacée. Ils ne se regardent pas, trop occupés à prendre leur cornet en photos. Il fait chaud et dans quelques instants, la crème glacée coulera partout. J'en déduis qu'ils ne quitteront pas la crèmerie main dans la main.

Cette inspiration, j'ai réellement cru que, jamais, je ne pourrai la retrouver. Sans elle, je me sens déprimée, désespérée, troublée aussi parfois. Je comprends que c'est exagéré, que l'inspiration va et vient, que c'est sans doute pareil pour tout le monde. Mais lorsque je la perds, ça me fait mal, trop mal.

Maintenant que je l'ai retrouvée, c'est la peur de la voir disparaître qui m'assaille. Si l'inspiration est tributaire du hasard, il me semble légitime d'être aussi angoissée à l'idée de ne pas pouvoir la contrôler.

Mais, jusqu'à présent, la méthode empruntée à Sophie Calle fonctionne. J'ai l'impression qu'en s'imposant des contraintes, le hasard devient plus malléable et c'est rassurant.

Pour me réconforter davantage, je me suis mise à chercher des textes qui allaient prouver l'efficacité de ma nouvelle méthode de prédilection.

Je suis tombée sur *Les effets escomptés de la contrainte chez Sophie Calle,* de Danièle Méaux, et je fus complètement séduite.

« *Dans une certaine mesure, le sujet, qui se plie à une contrainte arbitraire, devient spectateur des retombées de cette dernière, qu'il découvre* »
– Danielle Méaux

Il est vrai qu'en prenant une photo chaque jour, je porte attention à ce qui m'entoure. Je sais où regarder pour arriver à saisir les détails qui autrement m'échapperaient. Mon regard et mon esprit vagabondent librement dans un espace circonscrit, défini, où il devient possible d'attraper l'inspiration au passage.

Les contraintes deviennent une belle façon de piéger le hasard.

L'odeur est agréable, mais elle me donne faim. La musique cacophonique qui sort des haut-parleurs d'occasion m'empêche d'entendre la conversation des voisins. C'est dommage, puisqu'à en croire leur éclat de rire, je manque quelque chose qui aurait pu me divertir.

***

Une dame porte une casquette jaune. Elle promène son chien. Un homme porte une chemise bleue, lui aussi promène son chien. Ils sont seuls dans la ruelle, il faut dire qu'il est encore très tôt. Lorsqu'ils se croisent, leurs chiens se saluent. La dame rigole. Ils s'échangent un regard, un sourire, quelques mots. Pendant ce temps, leurs chiens développent une certaine intimité.

Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais je suis témoin de leur complicité. Une amitié est-elle née?

Encore sous le charme de la méthode de Sophie Calle et des propos de Danièle Méaux, je réalise que ce nom me dit quelque chose. Rapidement, je me rends compte que j'ai son livre *Enquêtes; Nouvelles formes de photographie documentaires* dans ma bibliothèque. Je l'ai lu attentivement lorsque je débutais le développement d'un long-métrage documentaire. Certains passages sont surlignés, des marges sont annotées, le livre m'avait grandement inspirée.

La page 88 est complètement gribouillée, tout porte à croire que cet extrait m'avait marqué.

« Qu'il tombe en ruine ou soit en cours de construction, le bâti présente la même incomplétude : il est béant dans l'espace, ouvert sur un passé ou un futur »
– Danielle Méaux

Cette phrase me fait sourire, je me souviens qu'elle m'avait beaucoup plu parce qu'elle faisait écho au documentaire sur lequel je travaille où je construis la quête narrative du film à partir de la démolition de la maison familiale de la protagoniste.

Et je réalise que cette phrase fait sens avec ce que je tente de faire ici. Je photographie le bâti qui compose mon quotidien. Je ne suis donc pas dans le passé, ni dans le futur, mais bien au présent. Jour

après jour, ces bâtiments restent les mêmes, mais la vie qui accompagne le bâti, elle, évolue. Le soleil existe jusqu'à ce que la nuit tombe. Il y a la pluie, la neige et l'été qui revient. Les clients de la crèmerie se reposent sur la terrasse jusqu'à ce qu'ils aient terminé leur cornet. Un chien apparaît, suivi de son maître et d'un groupe d'enfants en vélo. Une pluie abondante, la ruelle est calme. Les premiers flocons se pointent le bout du nez, l'hiver est arrivé.

> Il commence à faire froid. Mes fenêtres sont fermées et je porte un col roulé. Pourtant les fidèles clients de la crèmerie sont toujours au rendez-vous. Certains ont enfilé leur manteau, d'autres ont mis une tuque, mais ils ont tous un cornet à la main et un sourire aux lèvres. Arriveront-ils à être heureux cet hiver?

S'il a des jours meilleurs que d'autres, je dois dire que l'inspiration est toujours au poste. Je pose mon regard sur un détail et j'écris. J'écris, mais je ne sais pas où je dois aller ni quand je dois m'arrêter.

Normalement, lorsque l'on est satisfait de la proposition documentaire, on peut commencer à tourner. On passe alors à la prochaine étape. Mais, volontairement, j'ai décidé de sauter cette étape et je commence à penser que c'était une erreur.

Je décide de faire ce que l'on fait quand on ne sait plus : je demande conseil. J'écris à Pascale Ferland, elle accepte de me rencontrer. L'espoir renaît.

Je place ma caméra de manière à cacher les petits bouts de papier éparpillés sur le mur. Satisfaite, je m'installe tout sourire devant mon ordinateur. Ma bibliothèque et quelques plantes viennent garnir l'arrière-plan. Je suis une jeune professionnelle.

La rencontre se passe merveilleusement bien. Pascale est très généreuse et ses conseils sont réellement pertinents. Je décide d'aborder la question qui me brûle les lèvres.

Et elle me donne exactement la réponse que je craignais.

Elle ne voit pas la proposition documentaire comme un acte de création, mais plutôt comme un outil qui, de prime abord, sert à aller chercher du financement, mais aussi, et surtout, comme un objet qui saura guider le tournage. Une bonne proposition permet de se préparer à toutes éventualités, on peut aller chercher le meilleur du projet que l'on a imaginé. La proposition documentaire n'est qu'un plan de travail.

Il est difficile de savoir s'il neige ou s'il pleut. Mais, le ciel est nuageux et la ruelle est vide.

***

J'ai froid, très froid. Je prends un thé, je mets un chandail, puis un deuxième. Je fais même chauffer ma bouillotte, mais il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à me réchauffer. Peut-être parce que je passe ma journée à écrire. Assise devant mon ordinateur, je ne bouge pas beaucoup.

J’ai passé les derniers jours à réfléchir.

J’ai pensé à Agnès Varda, à cette façon qu’elle a de se raconter à travers son rapport aux autres, à sa curiosité, à sa bienveillance. Dans ses films, elle se dévoile beaucoup et met de l’avant sa démarche. Ses réflexions formelles s’entremêlent à ses questionnements existentiels, plus personnels.

Elle invente un mot pour décrire son travail : cinécriture. C’est joli. Il s'agit là de documenter le processus, la démarche. Mettre de l’avant la découverte du filon créatif permet, d’une certaine manière, de dévoiler son plan de travail au grand jour. Le public devient complice de l'œuvre. Il peut se l’approprier plus facilement. Tout un chacun peut s’y retrouver renforçant l’impression de proximité que l’on entretient avec la création.

Je me souviens du film *Jane B par Agnès A* où la démarche de création est mentionnée plusieurs fois. À un certain moment, Varda compare la production du film à un puzzle où l’on doit déposer un petit morceau par-ci par-là. Ces séquences singulières parfois opposées les unes aux autres, s’entremêlent afin de créer un résultat final harmonieux.

Je me demande si d’expliquer sa démarche lui permet de s’assurer d’être comprise. De prouver qu’elle sait ce qu’elle fait, que son travail est calculé, méticuleux.

Peut-être aussi qu’elle le fait pour mieux se comprendre.

J’aurais aimé que quelqu’un lui pose la question.

> Mon mur est rempli de petits papiers colorés. À force de les déplacer, certains sont tombés laissant apparaître de la vieille gommette desséchée. Ces tâches sur le mur marquent l’évolution du projet. C’est rassurant et tétanisant à la fois; serais-je en mesure de savoir où m’arrêter?

> Les musées viennent de rouvrir, une petite neige féérique tombe doucement. L'instant d'un moment, j'ai le sentiment que tout est comme avant.

Nous sommes samedi après-midi. Ma place au musée d'art contemporain est réservée depuis l'annonce de sa réouverture. Je suis très fière de mon idée puisqu'apparemment les places se sont écoulées rapidement. Seul petit désavantage, cette activité est populaire et, bien évidemment, je dois partager l'espace.

J'essaie donc très fort de ne pas me laisser distraire par les visiteurs avides de prendre de trop nombreuses photos dans le but de prouver leur présence à cette activité culturelle. Cette dernière phrase dévoile un côté prétentieux de ma personnalité dont je ne suis pas particulièrement fière. Qui sait, je regretterai peut-être de l'avoir rédigée.

Mon plaisir n'est cependant pas gâché pour autant, et je déambule lentement entre les salles d'expositions. J'ai envie de prendre mon temps et je me lance le défi de lire tous les cartels explicatifs. Je veux profiter au maximum de mon expérience.

Une explication retient mon attention. On décrit la démarche de l'artiste Luce Meunier à mi-chemin entre le savoir-faire et le laisser-faire. Cette phrase marque mon imaginaire sans que je ne sache pourquoi. Peut-être parce qu'elle me rappelle Sophie Calle qui cherche à provoquer le hasard?

Je ne connais rien de Luce Meunier, mais une petite recherche rapide me permet de trouver ses coordonnées. Je décide de la contacter.

Je crois que je commence à comprendre les règles du jeu.

Je me laisse bercer par le hurlement du vent, c'est apaisant, mais le tic-tac de mon horloge me ramène à l'ordre : il ne me reste plus que 5 minutes pour terminer mon premier *pomodoro* de la journée. Dehors, il fait noir et je crois que mon chat dort encore.

Ma rencontre avec Luce est prévue un peu plus tard cet après-midi. D'ici là, je dois me préparer. Je fouille sur son site Internet à la recherche d'informations qui m'aideront à nourrir notre conversation.

Mais, le temps me manque. J'ai dû prendre un appel important, répondre à des courriels urgents, faire une brassée de lavage et terminer une tâche que j'avais oubliée. Voilà qu'il est déjà 14h59. Tant pis pour la préparation, j'improviserai en espérant que la discussion soit fluide.

Non seulement la conversation coule à flots, mais elle est franchement intéressante. Luce est installée à la table à manger de son chalet. Autour d'elle, tout est en bois, très rustique. Son petit chien est sur ses genoux, je ne vois que le bout de ses oreilles poilues. C'est très mignon.

La première question que je lui pose est en lien avec la phrase qui a provoqué notre rencontre. Lorsque je lui demande davantage de précision sur le fait que sa démarche se situe entre le savoir-faire et le laisser-faire. Elle rit, et me répond simplement qu'elle ne sait pas qui a écrit ça.

Puis, elle prend le temps de réfléchir.

Ce n'est pas faux, commente-t-elle, un sourire en coin.

Elle m'explique qu'elle refuse de conceptualiser son art. Elle crée pour le désir d'inventer de nouvelles techniques. La matérialité avant tout. Elle privilégie une peinture passive en ce sens où elle ne fait pas d'intervention directe. Il s'agit d'une série de gestes indirects, qui à la suite de plusieurs répétitions, arriveront à créer l'œuvre finale. Toutes ses œuvres débutent donc par une proposition technique, où Luce établit un cadre très limité à l'intérieur duquel elle est amenée à expérimenter.

Elle me donne comme exemple le tableau que j'ai vu au MAC, *Eau courante #8.* Elle s'était donné comme défi de créer avec des éponges et de l'eau. À partir du moment où elle avait élaboré les contraintes de cette nouvelle création, il lui fallait trouver la méthode à suivre pour arriver à créer son œuvre finale.

Elle a alors effectué plusieurs tests où elle expérimentait différentes techniques, l'idée était de laisser le mouvement de l'eau peindre la toile. L'inclinaison de la toile, la quantité d'eau et même la température sont des exemples de facteurs qui ont eu une grande influence sur le résultat final.

Elle poursuit en disant qu'il y a toujours plus de tableaux ratés que de bons tableaux. Laisser place à l'erreur lui permet de terminer une œuvre et d'en être satisfaite. Elle m'explique qu'il est important d'aller au bout d'un processus. Lorsqu'elle n'arrive plus à améliorer sa méthode, elle comprend que l'œuvre est terminée.

Et c’est seulement à partir de ce moment qu’elle trouve un titre qui saura rendre justice au procédé.

***

> La petite voisine a enfilé un manteau et une tuque aux couleurs vives et pas forcément complémentaires. Elle a de l’énergie à revendre. Ses traces de pas sur la neige témoignent de son parcours sinueux. Elle relève sa tête subitement, j’ai l’impression qu’elle me regarde. Je lui envoie la main timidement. Elle sourit, puis sautille gaiement. Je ne sais pas si elle m’a vu du haut de ma fenêtre, mais j’ose croire que nous deviendrons amies.

Les propos de Luce m’habitent toujours. J’aime l’idée que sa démarche se construit à partir de son désir de trouver une méthode optimale unique à chacun de ses projets. Chaque toile devient le résultat de ses nombreuses expérimentations. D’une certaine manière, elles sont le résultat du hasard. Un hasard planifié, calculé.

De toute évidence, Luce connaît, elle aussi, les règles du jeu.

Je ne connaissais pas du tout le travail de Luce Meunier avant de déambuler dans le musée au début du mois de février.

Je présume que si je n’avais pas lu le cartel explicatif, ou encore, si je l’avais lu, mais trop vite et que la phrase qui mentionnait sa démarche m'avait échappé, je n’aurais pas noté son nom.

Je ne l’aurais jamais contacté et son travail me serait encore inconnu.

Mais le hasard en a voulu autrement. J’étais à la bonne place, au bon moment, et pour une raison qui m’échappe, un petit détail à capter mon attention. J’y serais allée un autre jour, et j’aurais probablement poursuivi mon chemin, sans même jeter un regard à cette phrase, qui pourtant, m’a beaucoup marquée.

En y réfléchissant bien, j’ai l’impression que ce mémoire est porté par le hasard depuis sa création. S’il n’y avait pas eu de pandémie, si la fenêtre de mon bureau n’était pas face à la ruelle, si je n'avais jamais lu le livre de Jacqueline Saagar, le mémoire aurait, sans aucun doute, évolué complètement différemment.

> Dehors de fortes bourrasques viennent balayer la neige. Aucune trace de pas dans la ruelle. Tout le monde est entré au chaud. La petite voisine aussi. Elle doit sautiller dans son salon suppliant ses parents de lui concocter un chocolat chaud. Elle a raison, c’est la température parfaite pour ça.

En poursuivant mes recherches sur le hasard en création, je tombe sur le terme sérendipité. Je n’ai aucune idée de ce que ça signifie, mais il faut dire que je ne sais pas grand-chose.

Il s’avère que l'étymologie de ce mot est riche et fascinante. Le terme provient d’un vieux conte persan, mais par souci de synthèse, je vais me concentrer sur sa signification actuelle.

C’est un terme souvent utilisé en science qui désigne une heureuse découverte inopinée et fructueuse.

Je pense naturellement au hasard auquel je me crois destinée. La vérité est probablement moins romantique, du moins un brin plus pragmatique.

Un texte qui aborde le concept de sérendipité retient mon attention. On y expose l’idée de l’importance d’un esprit bien préparé. En ce sens, lorsque l’on est concentré sur un sujet en particulier, on devient plus sensible à ce qui nous entoure et l’on remarque des détails qui autrement nous auraient échappés. Un doux mélange entre la faculté humaine et la référence au hasard.

J’ai croisé l'œuvre de Luce Meunier par hasard, mais pas complètement, non plus. Je travaille sur ce mémoire depuis un bon moment, je suis attentive à ce qui existe autour de moi. Comme j’ai envie de faire évoluer ma pensée, je suis prédisposée à me laisser influencer par ce qui croise mon quotidien.

Rien de très sorcier.

> Il est encore très tôt. La neige fond doucement. Les oiseaux chantent discrètement, ils annoncent le printemps.

Je viens de terminer la dernière page du livre *Ordinary affects* de Kathleen Stewart qui s'intéresse aux moments banals, à la puissance de l'ordinaire que l'on retrouve dans des situations du quotidien.

Elle explique que les affects de l'ordinaire n'ont pas de signification claire, mais qu'ils peuvent contribuer à la texture d'une situation en fonction des expériences et de la sensibilité de la personne qui en est témoin. Elle donne l'exemple du moment où l'on marche dans la rue en soirée et que l'on se met à observer les fenêtres des maisons qui croisent notre chemin.

Un homme est assis sur un Lay-Z-Boy, la lumière bleue de son téléviseur révèle quelques feuilles d'une plante dans le coin de la pièce.

Une dame en pyjama est debout devant l'évier de la cuisine, elle est probablement en train de faire la vaisselle.

Une jeune femme est bien installée sur un grand divan orange. Elle lit un livre et mange quelque chose, du popcorn peut-être.

Nous ne sommes témoins que d'un bref moment et pourtant il est facile d'extrapoler, de s'imaginer la vie de ces inconnus.

L'homme au Lay-Z-Boy est brûlé de sa journée, la dame en pyjama vient d'apprendre la mort de son père, et la jeune femme vient de terminer sa première session universitaire.

On ne sait rien et pourtant, naturellement, à la vue d'une image, on en vient à fabriquer une histoire. Et l'on ressent les émotions qui en découlent.

> Il fait très beau et les rayons du soleil réchauffent mon bureau. J'ouvre ma fenêtre pour la première fois, la brise du printemps est agréable, mais plutôt froide. J'enfile un chandail de laine, je suis parfaitement bien.

> Je suis une lève-tôt. Mon cadran vient tout juste de sonner, et déjà, je remarque mon voisin qui travaille dans son jardin. Il est si concentré qu'il prend un certain temps avant d'apercevoir sa fille qui s'avance doucement vers lui. Elle vient de se réveiller, elle a les cheveux en batailles et porte un pyjama un peu trop grand. Elle prend un râteau pour aider son père. Leurs mouvements sont parfaitement synchronisés. Ce sont des gens travaillants.

Je n'avais pas réfléchi à la puissance de l'ordinaire.

Et encore moins à son impact dans ce mémoire.

J'avais évidemment compris l'importance et la richesse de la banalité qui compose le quotidien, mais je croyais que c'était simplement circonstanciel. Je n'avais pas perçu l'ordinaire comme un thème en soi, je le voyais plutôt comme un résultat. J'écrivais sur le quotidien, et il s'avère que le quotidien est toujours bien ordinaire.

Il faut dire que je m'étais mise à décrire mon environnement simplement parce que je n'arrivais pas à écrire autrement. Comme je voulais mieux comprendre ma méthode de création en lien avec le cinéma documentaire et que la première étape est le repérage, il me semblait cohérent de mettre sur papier mes observations. Mais, je n'avais rien à observer. J'étais confrontée à une absence de rebondissement. J'ai alors eu l'impression que la banalité me permettait de renouer avec l'écriture dans la mesure où je me concentrais sur ce qui se passait devant mes yeux. Je notais tout ce dont j'étais témoin, et il s'avérait que tout était banal.

À la lecture du texte de Kathleen Stewart, je comprends que c'est justement à partir de l'ordinaire que les histoires se racontent.

> Un petit oiseau vient s'installer sur la rambarde de mon balcon. Il quitte aussitôt qu'un camion se stationne dans la ruelle. Trois travailleurs sortent à l'unisson. Ils se dirigent d'un pas décidé vers la terrasse de la crèmerie. Toute la journée, les bruits de machinerie viennent briser la quiétude de la ruelle. L'hibernation est terminée. J'aurai enfin quelque chose à raconter.

Depuis que je connais le concept des affects de l'ordinaire, je vois la banalité partout, surtout au cinéma.

Je me retrouve un soir seule devant ma télévision à chercher un film sur Criterion. Rapidement, j'opte pour *News from home* de Chantal Akerman, le titre est évocateur.

J'aimerais vraiment dire que je l'ai choisi par hasard, mais en réalité, j'avais un vague souvenir d'avoir vu des extraits dans mes cours de cinéma. Je savais donc d'emblée que c'était un film introspectif et personnel. Une formule gagnante. Il était évident que j'allais pouvoir en tirer quelque chose d'intéressant pour ce mémoire.

En effet, je ne m'étais pas trompée.

Dans ce film intimiste, Akerman dévoile en voix hors champ le contenu des lettres que sa mère lui a envoyées alors qu'elle habitait la ville de New York. Il s'agit d'un projet personnel où elle se met en scène sans pour autant apparaître à l'écran.

Le film met de l'avant les affects de l'ordinaire par la lecture des lettres qui décrivent le quotidien plutôt banal de sa mère à Bruxelles. On est témoin de différentes réunions familiales, de la température qui oscille, mais surtout de l'amour d'une mère qui s'ennuie de son enfant parti depuis trop longtemps.

L'ordinaire est d'autant plus présent dans la facture visuelle, avec de très longs travellings de la ville de New York où la vie suit son cours. Les gens attendent tranquillement le métro, marchent dans la rue, vaquent simplement à leurs occupations. Par ses choix visuels, Akerman se dévoile beaucoup. Elle force le spectateur à adopter son rythme et observer ce qu'elle considère comme important, mais qui passe généralement inaperçu.

> La terrasse de la crèmerie est bondée. Une jeune maman décide de manger son cornet un peu plus loin, près du jardin du voisin. Son enfant est assis calmement dans la poussette. Je dis *enfant*, mais c'est peut-être un bébé, je ne sais pas bien faire la différence et, du haut de ma fenêtre, je suis trop loin pour voir les détails. N'empêche que le bambin sait marcher et je le vois se diriger d'un pas chambranlant, mais décidé, vers le framboisier. C'est un choix judicieux, les framboises sont assurément délicieuses.

Je me sens inspirée.

Je me sens aussi validée puisque ce que je tente de faire ici trouve écho dans les œuvres du passé. Je me dis que je dois être à la bonne place, et ça me fait du bien. Je suis assez sereine, pour une fois.

J'amorce donc mes lectures sur le cinéma de Chantal Akerman, le cœur léger.

Rapidement, je constate que l'idée de la banalité est mentionnée plusieurs fois. Je n'avais donc pas rêvé.

Évidemment, les textes vont plus loin. Ils présentent la banalité comme un concept récurrent inscrivant le cinéma d'Akerman dans une posture féministe.

On cite d'ailleurs son film *Jeanne Dielman, 23 Quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, en exemple plusieurs fois. Akerman construit son récit à partir de la vie monotone d'une mère monoparentale. Elle montre avec précision les tâches ménagères du quotidien, souvent aliénantes et considérées comme indignes d'intérêt. L'historienne Sylvie Chaperon va même jusqu'à déclarer qu'il s'agit là du premier chef-d'œuvre du cinéma féministe moderne.

Ça me semble tout à fait logique, si l'on se replonge dans la réalité de l'époque, une réalisatrice (déjà le fait que ce soit une femme qui réalise) qui se permet de montrer la banalité des tâches ménagères, c'est forcément féministe.

Pourtant, j'ai lu à plusieurs reprises que Chantale Akerman refuse catégoriquement ce titre, soutenant qu'elle ne fait pas un cinéma féministe.

C'est étrange, n'est-ce pas?

***

> Il fait vraiment beau. C'est dimanche et j'ai décidé de travailler.
>
> Le soleil brille très fort et les cordes à linge sont habitées par une ribambelle de vêtements colorés. De ma fenêtre, on croirait que le ciel est parsemé de cerfs-volants.

Je n’arrive toujours pas à comprendre pourquoi Chantal Akerman refuse de considérer son cinéma comme étant féministe. Pourtant, la grande majorité des textes que je consulte citent son travail en exemple, et font, à mon avis, une analyse franchement intéressante de ses films. Il n’y a aucun doute qu’elle porte un regard particulier, unique en son genre, sur le monde qui l’entoure. Il s’agit d’un cinéma sans compromis, qui a contribué à représenter la femme devant et derrière la caméra. Et ça, personne ne peut le nier.

Je réalise l’impact, qu’elle et bien d'autres, ont eu sur moi. Ces femmes, ces pionnières, m’ont permis de rêver à ce métier sans trop me poser de questions. Elles m’ont permis d’y croire.

L’algorithme est puissant.

Par un petit matin où j’avais le moral à plat, *Youtube* me propose une vidéo. Une entrevue de 1975 consacrée au cinéma féminin avec les réalisatrices Marguerite Duras, Liliane de Kermadec, Chantal Akerman, et l'actrice Delphine Seyrig.

Elles parlent beaucoup et la plupart du temps leurs propos convergent. L’entrevue est polie, mais pas forcément cordiale. Je remarque qu’à certains moments, les réalisatrices réagissent rapidement aux propos des autres. Elles sont à la fois de connivence et en total désaccord. Chose certaine, un malaise est palpable.

Au début de l’entrevue, Chantal Akerman dit qu’elle engage des femmes parce qu’autrement les femmes ne travaillent pas. Un peu plus tard, alors que la discussion aborde la question du financement, Liliane de Kermadec précise que les problèmes d’argent au cinéma sont très graves, mais qu’ils ne sont pas particuliers aux femmes. Ce à quoi Delphine Seyrig répond qu’en tant qu’actrice, elle est la seule autour de cette table qui est en mesure de vivre du cinéma.

Les autres femmes n’ont d’autres choix qu’acquiescer et l’on apprend que Marguerite Duras n’a jamais été payée sur aucun de ses films.

Je ferme la page *Youtube* en soupirant.

> La petite voisine a un ami. Normalement, elle est de nature solitaire. Je crois que c’est la première fois qu’ils jouent ensemble. Ils sont montés sur le toit du cabanon. Ce n’est pas très haut, mais ça prend une certaine agilité pour s’y rendre. Il est midi, et le père de la petite voisine annonce qu’il faut manger. En un temps record, elle débarque de son perchoir, laissant son ami seul au sommet.

Je ne sais toujours pas quoi penser de cette entrevue. Je ne peux m'empêcher d'être un peu déçue que des créatrices aussi importantes se détachent du mouvement féministe.

Je suis consciente que c'est facile à dire quarante-cinq ans plus tard. Les conditions sont loin d'être les mêmes, et pour une femme, une créatrice, s'identifier comme féministe va de soi. Ou presque. Du moins c'est ce que je m'imagine.

Qu'est-ce que j'en sais réellement. Je suis loin d'être experte en la question.

En fait, en tentant d'écrire ces lignes, je réalise que je m'y connais trop peu.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle c'est aussi difficile de rédiger. J'ai peur de m'exprimer de manière maladroite, de dire quelque chose d'inapproprié ou de vexant.

Les mots ne me viennent pas facilement, et je regrette presque de m'être aventurée sur ce terrain que je m'imagine un peu trop glissant.

> Lorsqu'il pleut, la crèmerie ne ferme pas pour autant, mais les grosses chaises bleues restent empilées les unes sur les autres et l'eau s'accumule sur les bancs en bois. La température peu clémente n'a pas fait reculer un groupe de jeunes femmes venues vivre l'expérience glacée. Elles sont toutefois bien préparées, chacune d'elles porte un imperméable. Leur cornet est terminé depuis longtemps déjà, l'eau perle sur leur manteau, mais elles restent debout en cercle à parler. Elles en ont beaucoup à raconter.

Alors que mes questionnements et mes remises en question s'accumulent à un rythme effréné, je passe mon temps à procrastiner sur les réseaux sociaux. Je rafraîchis la page constamment, vraiment juste par réflexe malsain. Il n'y a jamais rien de nouveau, rien de pertinent et je le sais très bien.

Je remarque une invitation à une conférence organisée par Réalisatrices Équitables dans le cadre des Rendez-Vous Québec Cinéma.

Ça tombe à point.

La procrastination peut-elle être considérée comme un acte de sérendipité?

J’assiste avec grand plaisir à cette conférence qui porte sur la parité au cinéma. Mon cahier de notes est tout près de moi.

Au départ, on y présente des statistiques pertinentes qui laissent croire que les mesures entreprises il y a quelques années au sein des institutions pour favoriser la parité ont porté fruit. Sans grande surprise, tout n’est pas gagné. La disparité se creuse lorsque l’on compare les projets à gros budget. Les femmes peuvent faire des films, tant que le budget est modeste. Les gros sous sont réservés aux monsieurs.

Et les gros budgets permettent évidemment un gros salaire, mais aussi (et surtout) de meilleures conditions de travail. Comme il est plutôt difficile d’obtenir le financement nécessaire pour faire un film, mieux vaut sacrifier les conditions de travail pour qu’il puisse se faire.

Et, je fais la même chose.

Vraiment, tout le monde le fait.

Ce n’est pas évident d’obtenir une subvention. Les gens talentueux sont nombreux, l’argent est limité.

Je n’avais pas encore compris que c’était un problème.

***

J’écoute le reste de la conférence, perdue dans mes pensées.

Lorsque dans le cadre de la période de questions-réponses, on aborde, le sujet de regard au féminin, je sors de ma rêverie.

Les réponses des intervenantes sont évasives. Une d’entre elles, avoue, à demi-mot, que d’apposer l’étiquette *film de femme* peut nuire aux réalisatrices.

Un film de femme, ça sonne péjoratif, dit-elle.

Le cinéma est universel, peu importe le genre de la personne qui réalise, ajoute-t-elle.

C’est fort probablement la raison derrière le malaise de Chantal Akerman. Elle voulait faire des films et elle voulait qu’ils soient considérés au même titre que ceux de ses homologues masculins.

J’ai pris une petite pause de rédaction. Elle n’était pas forcément méritée, mais je dois tout de même continuer à vivre, et pour vivre, il faut de l’argent.

J’ai accepté un contrat sur un court-métrage. J’étais scripte. Une journée de préparation, quelques jours de tournages, c’est parfait. Ça change le mal de place.

Le film sera probablement très bon, mais humainement, c’était plus épineux.

Le lendemain du tournage, une soirée entre amis est organisée. J’y ai retrouvé certaines de mes collègues, nous étions fatiguées et nous avions un grand besoin de décompresser. Nous monopolisions la discussion. Chacune de nous avait une anecdote à raconter.

C’était sans fin. En écoutant mes amies, respectivement productrice et première assistante à la réalisation, parler de leurs expériences, j’étais chavirée de constater le nombre de commentaires acerbes qu’elles avaient reçus. Elles étaient en position de pouvoir et leur autorité était sans cesse remise en question par des techniciens plus âgés, plus expérimentés. Ils ne se gênaient pas pour mépriser violemment toutes celles qui avaient un certain pouvoir décisionnel.

Je ne vais pas inscrire ici les détails de cette conversation. Je suis trop pudique pour dévoiler cette intimité, qui soyons franc, ne concerne pas que moi. Je fais aussi confiance à votre imagination, je suis certaine que vous pouvez aller puiser dans vos expériences personnelles. Peut-être avez-vous reçu ce genre de commentaires, du moins, vous en avez certainement été témoins.

Pendant que mes amies se racontaient, de vieux souvenirs refaisaient surface. Ces nombreux soupers de famille où quelqu’un critiquait une femme politique, une collègue, une amie, et dénigrait, sans gêne, les méthodes qu’elles employaient simplement parce qu’elles étaient différentes de ce à quoi nous étions habitués.

Entre la conversation de mes amies et l’évocation de mes souvenirs d’enfance, je ne pouvais m’empêcher de penser à Chantal Akerman et toutes ces créatrices qui refusaient de considérer leur travail comme étant féministe. Je comprends mieux. Je les comprends d’avoir voulu faire leur place. Sachant très bien qu’elles étaient constamment diminuées, elles ont voulu s’assurer d’attirer l’attention sur leurs œuvres plutôt que sur un débat politique polarisé.

Les femmes n’étaient pas prises au sérieux.

Les femmes ne sont pas prises au sérieux.

Plus tôt cette nuit, un 13e féminicide a eu lieu.

Le féminisme est toujours d’actualité. Si je ne suis sûre de rien, ça, j’en suis certaine.

La dernière semaine a été ponctuée de remise en question. Un tourbillon de pensées pernicieuses m'empêchait de rédiger.

J’étais insatisfaite de l’évolution du mémoire. Ça me semblait incomplet, impertinent même. Je trouvais que c’était mauvais.

J’ai passé la matinée à tourner en rond dans mon salon, faire la vaisselle et plier mon linge propre. N’importe quoi pour me changer les idées.

Puis, je me suis posée un instant et j’ai tenté de mettre le doigt sur ce qui me déplaisait autant.

J’ai passé un moment à réfléchir et ce n’était pas une partie de plaisir.

Normalement, je préfère vivre dans le déni.

J’ai l’impression que je n’arrive pas à m’exprimer clairement. Peut-être parce que j’ai franchement peur de prendre position.

J’ai peur que l’on m’en tienne rigueur.

Je me sens aussi condamnée à l’échec. Je n’ai aucune idée de la manière dont le projet devrait être modifié.

Je ne connais pas la solution. C’est paniquant.

J’ai envie de tout effacer, de recommencer. Mais, je vais me contenter de laisser ça mijoter un peu.

Au pire, j’y reviendrai.

Après quelques jours, je ne suis pas au bout de mes peines, l'angoisse est toujours bien présente. Je décide d'agir. Se morfondre gruge trop d'énergie.

Je m'efforce de m'asseoir à mon bureau face à la fenêtre. J'essaie d'être douce avec moi et je me convaincs de m'y installer seulement pour observer.

Au départ, je fixe la fenêtre tétanisée.

Puis, je remarque les gens qui marchent lentement dans la ruelle. Ils vivent leur vie tranquillement.

> Un enfant échappe son cornet par terre. Il pleure très fort. Sa mère le prend dans ses bras. Il pleure toujours. Je soupçonne que l'étreinte est puissante puisque l'enfant se calme. C'est réconfortant une maman.
>
> ***
>
> Le jardin du voisin est en fleurs. Les clients de la crèmerie semblent l'avoir adopté, avec sa verdure flamboyante, c'est l'endroit parfait pour prendre en photo leur cornet.

En m'assoyant tranquillement à la fenêtre, la pression d'écrire s'amenuise. Ma respiration est plus fluide aussi. Écrire la gorge nouée, c'est un peu plus compliqué. Les mots restent coincés.

Me concentrer sur l'observation de ma fenêtre me ramène aux sources du projet et m'enlève une certaine pression. Ce qui me permet de réapprivoiser la petite étincelle qui m'avait alors allumée.

Si je regarde en arrière, je constate que le projet a beaucoup évolué. Pourtant, l'insécurité me ronge toujours. Cette inquiétude constante qui m'habite m'amène à réfléchir aux véritables raisons derrière la création de ce mémoire.

Je croyais que pour faire taire mes angoisses, il me fallait gagner de l'expérience. Les conditions pandémiques qui m'empêchaient de le faire de manière traditionnelle me motivaient. Je considérais que c'était une belle excuse pour réfléchir aux fondements de ma démarche.

Je réalise que les insécurités ne s'estomperont pas de sitôt.

Je ne peux m’empêcher de penser que si jusqu’ici j’ai persévéré, c’est qu’elles doivent être tolérables.

Si elles étaient insoutenables, je serais passé à autre chose.

Le doute est toujours présent en création, il est même souhaitable. Je crois sincèrement qu'il est essentiel de se remettre en question.

Je doute beaucoup.

Je doute de ce que je fais.

Je doute de ce que je suis.

Je doute que douter autant soit bénéfique.

Pour être honnête, j'ai beaucoup de difficultés à composer avec l'anxiété qui provient du sentiment d'imposteur.

Lorsque j'ai terminé mes études en cinéma, j'aurais tant aimé qu'on m'exprime clairement que j'étais sur la bonne voie. Je ne parle pas ici de quelqu'un qui me connaît et qui a simplement confiance en mes capacités, je parle d'une personne dotée d'une connaissance infaillible de l'avenir. En d'autres mots, j'aurais aimé que le destin me parle, qu'il me rassure. Question d'être bien certaine que mes efforts ne soient pas faits en vain.

> Il est six heures vingt-deux. Comme tous les matins, je sors arroser la plante qui gît tranquillement dans le coin de mon balcon. Elle n'est pas particulièrement belle, il s'agit plutôt d'un ramassis de mauvaises herbes, mais elle pousse à une vitesse fulgurante.
>
> Je m'étais procuré cette petite plante l'été dernier. Lors de l'achat, elle était tout en fleurs, magnifique. J'ai oublié de l'arroser quelques fois. Ma négligence lui a coûté la vie.
>
> La plante, visiblement morte, est restée sur mon balcon. Seule la pluie venait arroser la terre desséchée. L'hiver a passé, et la plante a survécu, de peine et de misère. Aujourd'hui, elle se tient debout, la verdure haute et fière.

Pour contrer ce sentiment d'imposteur qui me tourmente, je crois qu'il me faut mieux comprendre le milieu du documentaire. Peut-être que de m'intéresser à la vision et aux défis de ceux qui font ce métier depuis longtemps me fera du bien.

Et la vie fait bien les choses, puisque récemment, une recherche sur le métier de documentariste a été publiée. Je le sais, puisque cette recherche a été dirigée par Diane Poitras, la professeure qui m'a donné envie de faire du documentaire. Je suis évidemment très emballée par cette proposition, mais le titre *Le métier de documentariste, une pratique de création menacée?* me laisse croire que ce que j'y trouverai n'arrivera probablement pas à me rassurer.

Comme prévu, les statistiques qui y sont présentées sont assez déprimantes. On expose un portrait sombre de ce métier qui n'existe plus vraiment, du moins, si l'on se fie à la vision mercantile d'un métier.

La majorité des documentaristes ayant participé à l'étude soulignent qu'ils ne se définissent pas par le métier en fonction de leur salaire. On évoque le fait que la moitié du temps de travail ne serait pas rémunéré et que plusieurs d'entre eux sont contraints de multiplier les emplois. Ils s'identifient alors au métier en fonction du temps consacré à leur projet, et dans certains cas, en fonction de leur désir ardent. La vocation prévaut sur l'argent.

J'éprouve un certain malaise lorsque l'on me demande ce que je fais. La réponse convenue est celle qui correspond à la source de notre argent, notre gagne-pain, autrement dit, notre *métier.* Or, je ne fais pas d'argent avec le documentaire. Je suis chanceuse, lorsqu'une subvention me donne un peu de sous, un montant qu'on pourrait qualifier de symbolique. Rien pour payer un loyer, assez pour une petite virée à l'épicerie.

Un sentiment d'appartenance se développe tranquillement en moi. À la lecture de cette recherche, je me reconnais beaucoup et j'arrive même à y déceler certaines de mes remises en question que je croyais démesurées.

Enfin, c'est ce que je m'efforçais de croire.

L'idée de quitter le métier est populaire chez plusieurs participants. On nomme sans grande surprise les difficultés financières et l'épuisement causé par la multiplication des contrats et des gagne-pains en parallèle.

Malgré la gravité des conclusions de cette recherche, je ne peux m'empêcher de me sentir, somme toute, assez bien.

Je suis un peu découragée, déprimée même. Mais, j'ai la confirmation que c'est difficile pour tout le monde. J'appartiens à un groupe.

Combattre l'adversité sera une prochaine mission. Pour l'instant, je savoure l'idée d'être entourée.

C’est à mon tour de marcher dans la ruelle. Il est très tôt, et déjà, le soleil réchauffe ma peau. Je m’arrête un instant pour observer le jardin du voisin. À cette distance, les fleurs sont impressionnantes et l’odeur est presque irréelle. Du bout des doigts, j’effleure le framboisier. C’est vrai qu’il est invitant.

La terrasse de la crèmerie est vide, le brouhaha des clients bruyants est remplacé par le chant des oiseaux. C’est apaisant.

Trois jeunes garçons en vélo passent à côté de moi et me tirent de ma rêverie. Ils roulent à toute vitesse, pressés. Je vais accélérer le pas moi aussi, j’ai un rendez-vous important.

Première canicule de l'année. Mon ventilateur ne suffit pas. Je bois beaucoup d'eau. Un grand verre rempli de glaçons et je répète l'expérience aux demi-heures. J'ai chaud, mais je reste hydratée. Je suis patiente, la vague de chaleur finira par passer.

Un orage vient briser l'humidité.

La nature est prévisible.

Les derniers jours m'ont semblé identiques. J'en ai presque perdu la notion du temps. C'est peut-être parce que j'ai l'impression de me répéter. À force de toujours être assises au même endroit, les pensées se ressemblent.

Pour la première fois, je me relis. L'expérience est douloureuse, je ne mentirai pas. Une sorte de déception entremêlée de la peur de ne pas pouvoir faire mieux. À certains endroits, je suis fière, mais à la vue des nombreuses fautes élémentaires, la honte s'empare de moi.

À la lecture de mes écrits, je réalise que j'ai changé. Je ne suis ni mieux, ni pire. Seulement différente.

Peut-être plus assumée.

Cette constatation me fait sourire. C'est peut-être seulement ça l'idée derrière ce mémoire. Me faire assez confiance pour assumer ce que je fais, ce que je suis. Calmer mes pulsions d'aller chercher mille et un plans B. Apprendre à savourer ce qui se trouve devant moi, sans chercher à en avoir plus.

Et maintenant quoi?

J'ai l'impression d'avoir fait le tour. Le projet existe depuis maintenant un an. Les saisons sont passées, puis elles sont revenues.

Mes réflexions ont évolué, et continueront de se transformer.

C'est le travail d'une vie.

Qu'est-ce qui explique que je dois m'arrêter à cet instant précis?

Je me rappelle de ma conversation avec Luce Meunier. Elle me disait que sa démarche était au centre de son art, qu'elle importait plus que le résultat. Elle savait que l'œuvre était terminée lorsqu'elle était allée au bout du processus.

Et moi, suis-je arrivée au bout du processus?

J'en ai bien l'impression.

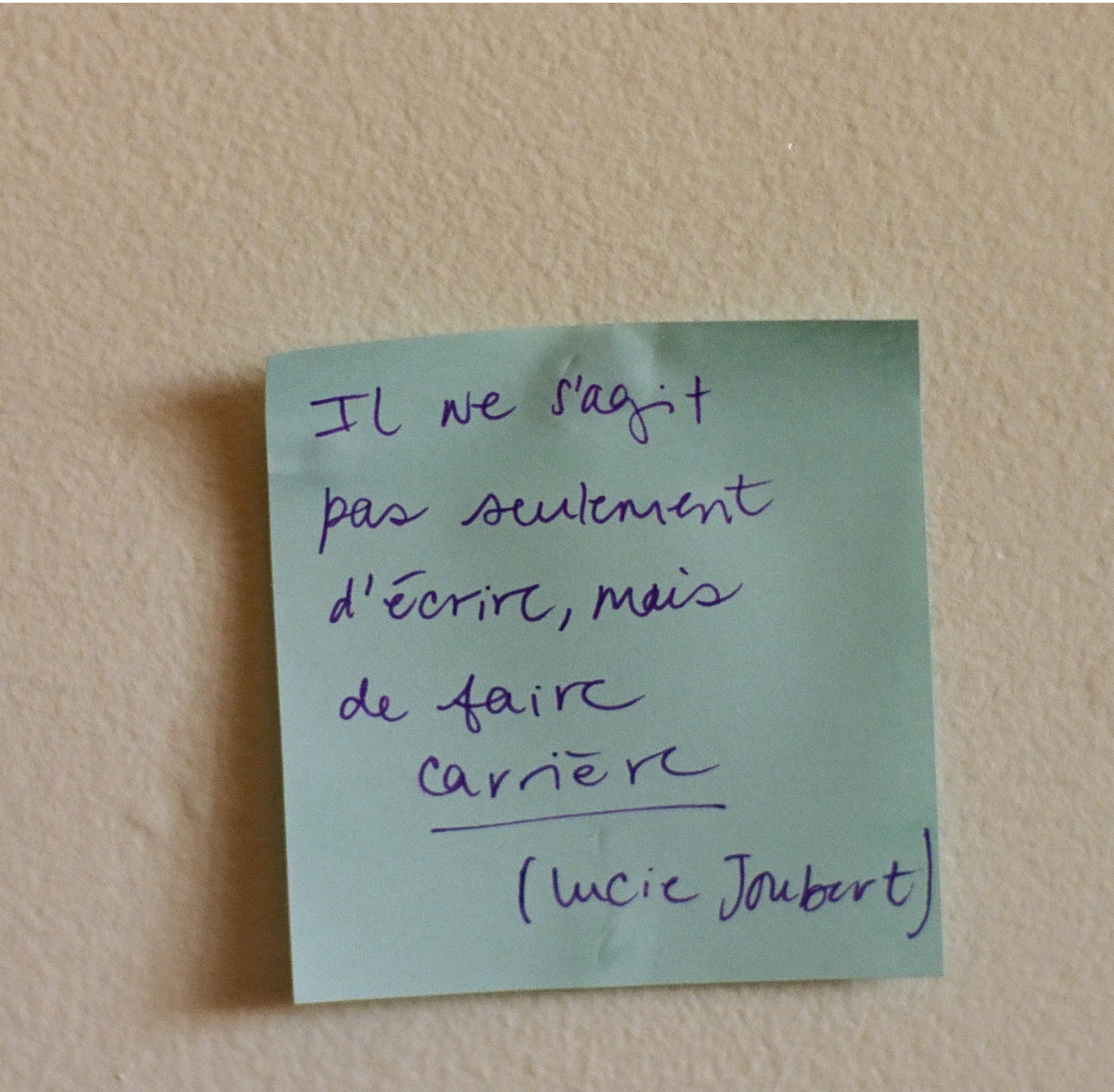
Au début du projet, je ne savais pas ce que je cherchais. Je croyais qu'il fallait développer ma démarche, mieux la comprendre. Créer autrement pour me prouver que j'en étais capable.

Au fond, je cherchais surtout à me rassurer.

Et puis, j'ai compris que les mots que j'ai mis sur papier permettaient de me libérer. Exprimer ce que je n'avais jamais osé nommer.

À un moment cet hiver, j'ai lu quelque chose qui m'avait inspiré. J'avais inscrit une petite phrase sur un bout de papier que j'avais accroché au mur. Je ne savais pas à quoi ça allait servir, mais j'avais l'intuition que j'y reviendrais.

Ce matin, j'ai décidé de prendre mon café dans mon bureau et j'ai fixé le mur encombré de petits papiers. Un an de citations, de concepts et d'idées mal exprimées, à la recherche de sens.



Ce projet m'a permis de prendre le temps de réfléchir. Me poser des questions sans avoir peur de ne pas en connaître les réponses. Je ne suis pas obligée de tout savoir maintenant. Je continuerai de chercher.

Mais pour l'instant, ce mémoire je suis prête à le laisser mourir. Il a eu une bonne vie, bien remplie et je le remercie.

Je peux fermer mon ordinateur.

J'irai profiter de l'été.

Je marche, le cœur léger, jusqu'à la maison. Sur mon bras gauche, un peu engourdi, je porte fièrement un petit diachylon. Je viens tout juste de me faire vacciner.

La file pour entrer dans la crèmerie est moins longue qu'à l'habitude. C'est un signe. Je vais en profiter, de toute façon je ne suis pas pressée.

Mon cornet en main, je m'installe sur la terrasse. Elle est pleine à craquer, mais il reste une place sur le banc en bois face à mon balcon. Je lève les yeux et j'aperçois la fenêtre de mon bureau. Il est vide. Même mon chat n'est pas là.

La crème glacée fond tranquillement au soleil. Elle coule un peu sur mes doigts. Je prends une grande bouchée pour calmer les dégâts.

C'est vrai qu'elle est délicieuse.

***

Je me suis levée du bon pied.

J’ai pris le temps de cuisiner, une omelette, champignons-cheddar, que j’ai mangée dehors sur mon balcon avant pour faire changement.

Sans me presser, j’ai mis mes souliers de course.

C’était le trajet habituel, j’empruntais les mêmes rues, je croisais les mêmes passants, mais cette fois, je leur souriais. Quelque chose avait changé.

L’air était doux, humide, mais invitant. Les odeurs étaient agréables, réconfortantes sans que je ne sache trop pourquoi. C’était frais, délicat, floral.

J’étais enfin en vacances. Du moins, pour le moment.

Aussitôt la course terminée, une notification m’annonce la réception d’un courriel. Je m’arrête, là, sur le trottoir. Évidemment, rien ne m’y oblige, mais je ne peux continuer mon chemin. C’est plus fort que moi, je dois vérifier qui est l’expéditeur. C’est Louis-Claude Paquin. Mes pieds s’enracinent au sol.

Voilà les corrections de mon mémoire.

Je n'arrive pas à distinguer s'il s'agit de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Le courriel est assez court. Il me dit avoir bien aimé, adoré. Les compliments fusent. Mais…

Il y un *mais.* Il semble inquiet. Comme si le chemin parcouru valait la peine, mais que le projet ne trouvera pas preneur. On ne remarquera peut-être pas la rigueur derrière le travail. Ce ne sont pas ses mots exacts, ce sont les miens. Les siens sont plus subtils, comme s'il cherchait à me protéger.

Il me rappelle gentiment que l'on doit se conformer, du moins en partie. Le projet doit tout de même s'inscrire dans un cadre universitaire, dans le cadre d'un programme d'études supérieures, avec des règles et des protocoles. Les étudiants doivent innover dans un cadre précis, limité, ce qui sera plus facile à analyser, à noter.

La liberté créative est réservée à la vraie vie. Évidemment, je doute que ce soit vrai. Sommes-nous vraiment libres?

Je retourne à la maison en pensant au projet.

Je croyais pourtant avoir réussi à construire mon récit en y insérant mes ancrages conceptuels et mes inspirations. Même ma méthodologie y est présentée, en filigrane, certes, mais elle y est. Une partie de moi aurait envie de ne rien modifier. Il s'agit d'une recherche-création, il me semble que c'est l'endroit tout indiqué pour faire autrement.

En arrivant chez moi, je saute dans la douche. L'eau fraîche m'aide à reprendre mes esprits. L'ajout d'un petit chapitre, ne serait-ce que par souci de plaire, est un compromis que je suis prête à faire. Si près de la fin, je veux décrocher mon diplôme.

Mes efforts ne seront pas faits en vain.

Je ne passerai pas par quatre chemins.

Ce projet se situe dans un cadre autoethnographique.

> *« When we do autoethnography, we study and write culture from the perspective of the self. When we do autoethnography, we look inward—into our identities, thoughts, feelings and experiences—and outward—into our relationships, communities, and cultures. As researchers, we try to take readers/audiences through the same process, back and forth, inside and out »*
> – Tony E. Adams, Stacy Holman Jones, Carolyn Ellis

Dans cette courte définition gisent les fondements de mon projet.

Une recherche qui porte sur un processus créatif se doit d'être subjective, puisque la création est étroitement liée à l'identité de son autrice.

Il me fallait être au centre du projet. Pour analyser ma pratique, mon processus créatif, je devais réfléchir à la personne que je suis et à ma propre relation avec le monde qui m'entoure.

Cela dit, il est bien vrai qu'une recherche — peu importe le domaine d'étude — demande une certaine introspection de la part du chercheur. Très souvent, on se doit de la cacher pour des raisons d'objectivité. Mais, dans le cas d'une recherche-création, plus précisément, lorsque le processus créatif devient l'objet de la recherche, il faut être transparent avec soi et avec les autres. Mettre sur papier, nos émotions et notre expérience, permet de révéler nos biais. Le lecteur peut alors être témoin du processus et se l'approprier, l'instant d'un moment.

Dans le cadre de recherches autoethnographiques, c'est à partir des expériences personnelles que la chercheure est amenée à donner un sens au monde qui l'entoure. Ces intimes réflexions lui permettent d'ailleurs d'en ressortir grandie.

En partageant nos expériences, nous sommes en mesure de mieux comprendre pourquoi et comment elles ont été transformatrices. Cette perspective sur notre existence pourrait alors amener les autres à donner sens aux événements de leur propre vie.

L'idée de trouver un sens à ma pratique était la principale intention de ce mémoire. Je voulais mieux comprendre ma démarche (et ultimement me perfectionner). Avec le recul, je comprends que je me suis plutôt transformée. Je ne peux séparer mon travail de la personne que je suis. Je passerai donc ma vie à évoluer, en fonction des projets et des expériences qui croiseront ma route.

Ce désir de me mettre de l'avant vient aussi nourrir ma pratique documentaire où mon implication est immense, mais reste toujours bien cachée derrière la caméra. Pour une fois, je voulais tenter de me dévoiler par solidarité avec les protagonistes qui ont croisé, et qui croiseront, ma route. Cette expérience m'a permis de mieux comprendre ce que vivent mes collaborateurs et, je l'espère, me permettra d'être plus sensible à leur réalité.

Les méthodes utilisées lors d'une recherche autoethnographique sont multiples. Elles sont néanmoins toutes reliées par un désir créatif, une approche unique qui correspond au chercheur et au besoin spécifique de la recherche.

De mon côté, un des outils que j'ai utilisés pour construire ce projet est la filature et le collage de texte. L'idée générale de cette approche est toute simple. Il s'agit de choisir des textes, des œuvres, des idées, des pensées qui nous interpellent, et de les conserver jusqu'à ce qu'on trouve une façon de les intégrer au projet. Il faut aussi garder l'œil ouvert, tout au long du processus, et ne pas hésiter à ajouter ou modifier les éléments que nous avons récoltés. La trajectoire du projet se verra certainement changée, ce qui peut créer une petite angoisse, mais c'est un mal pour un bien, puisque c'est aussi ce qui nous permet d'éviter l'apathie. Rester enthousiaste face à un projet de longue haleine peut s'avérer être un dur défi.

J'ai donc passé beaucoup de temps à noter des phrases qui m'avaient inspirées, des passages de textes, de romans, de films aussi, parfois. J'ai tout noté sur des cartons de couleur que j'ai épinglés sur le mur de mon bureau. Je pouvais les déplacer, les modifier. Retourner lire les passages de certains auteurs que je croyais avoir mal assimilé. À certains moments, j'avais l'impression de tourner en rond. Mais, il me suffisait de m'éloigner un peu, et les liens commençaient à se créer, tout doucement. Cette approche est, en quelque sorte, un doux mariage entre la raison et l'intuition. Un bel exercice de patience, aussi.

Un autre outil de la méthode autoethnographique qui m'a été bien utile est l'utilisation du récit fictionnel qui accompagnent la recherche. Réfléchir à la forme que prendra le mémoire s'avère être important pour s'assurer de la cohérence entre ce qui est dit et ce qui est ressenti. On mentionne l'idée de lire les textes à voix haute pour s'assurer que tout soit fluide. Les histoires narratives doivent alors s'intégrer au texte par leur signification, mais aussi par leur forme. Elles doivent ajouter une plus-value qui permet au lecteur de mieux ressentir ce que le chercheur tente de raconter.

Pour être bien honnête, je ne savais pas que cette approche appartenait au mouvement autoethnographique. En fait, je ne savais même pas qu'il s'agissait d'une approche légitime utilisée dans un contexte universitaire. Pour moi, l'idée d'inscrire de petites séquences à ce mémoire, était d'abord une façon de pratiquer mon écriture scénaristique, mais aussi, de

m’entraîner à rédiger des journaux de repérage essentiel lors du développement d’un projet documentaire.

Comme quoi la pratique vient appuyer la théorie.

« One cannot be passive and at the same time generate words, sentences and paragraphs »
– Toby Fulwiler

Enfin, pour moi, écrire, c’est difficile.

Lorsque l’on décide de s’y consacrer, on doit le faire entièrement. Il ne suffit pas seulement d’avoir quelque chose à raconter, encore faut-il trouver les bons mots et s’assurer qu’ils soient compatibles les uns avec les autres.

Écrire demande une grande rigueur, mais aussi une certaine douceur. Puisqu’écrire, c’est réécrire. Admettre que l’on s’est trompé, se corriger et se pardonner.

Ce n’est jamais parfait du premier coup.

Personnellement, je n’ai jamais vraiment aimé écrire. Le processus est trop douloureux. Tous ces mots mal orthographiés, ces conjugaisons ratées et ces phrases futiles, qui n’ont de sens pour personne.

Avec ce mémoire, je me suis fait violence. Mais, comme on écrit tout le temps, il fallait me pousser à affronter cette peur irrationnelle qui, me semble-t-il, m'a toujours beaucoup nui. Et puis, bien que le cinéma soit une succession d’images, les mots sont essentiels pour transmettre notre vision. Et, soyons franc, la qualité d’écriture est primordiale si l’on veut plaire aux institutions.

Ne serait-ce que pour les demandes de financement, il me fallait apprendre à rédiger librement.

En m’obligeant à créer par les mots, j’ai donc fait de l’écriture la méthode principale de ce mémoire.

La recherche par l’écriture permet d'extérioriser nos pensées au même rythme que nos réflexions internes. À la relecture de nos écrits, nous sommes confrontés à nous-mêmes. Ce processus, bien que douloureux, est nécessaire. Lorsque le texte est construit, nos pensées ne nous appartiennent plus tout à fait. Nous avons alors la responsabilité de créer des phrases cohérentes afin qu’elles puissent venir faire écho à un lecteur externe. L’écriture nous pousse à nous améliorer. Ultimement, nous devenons de meilleurs auteurs, créateurs, chercheurs.

Aussi, lorsque nos pensées intimes existent devant nos yeux, elles prennent un sens nouveau. On peut alors décider de se laisser surprendre. Le geste d'écrire devient plus libre et c'est à ce moment que de nouvelles idées peuvent émerger. On peut alors interpréter les données de la recherche différemment. Le projet s'en trouve enrichi.

Évidemment, les *données* présentées dans cette recherche ne sont pas que le fruit de mes réflexions. (Par ailleurs, dans le cadre de ce mémoire, il serait plus judicieux de remplacer le terme *donné* par le terme *point de vue).* J'ai ainsi privilégié une écriture polyvocale en ce sens où le texte inclut différentes voix. Mes réflexions se nourrissent des propos d'autrui. J'entre en relation avec ces femmes, ces artistes, ces chercheuses qui m'inspirent et me permettent de faire évoluer ma pensée. Varier les points de vue permet d'enrichir les données. Mais, c'est varier les façons d'écrire qui m'a permis de progresser.

« Polyvocality does not only have to mean resorting to different individual or group perspectives, but can also be applied to make sense of the multiple voices that speak through any individual's lived experience »
-Paula Saukko

Les réflexions présentes dans ce mémoire sont l'amalgame de mes différents rôles sociaux. On y retrouve alors les pensées de l'étudiante qui termine sa maîtrise, de l'artiste qui aimerait mieux comprendre sa démarche, et enfin, la jeune femme qui se transforme.

« Autoethnographers writing in the mode of impressionism are interested in creating an overall experience for readers, focusing as often on everyday subjects as on the epiphanies that shake, test, and change us. Impressionist painters use brushstrokes and depth of color to create a sense of light and movement—rendering an impression of a scene and the passage of time »
-Tony E. Adams, Stacy Holman Jones et Carolyn Ellis

C'est en effectuant des lectures pour la rédaction de ce dernier chapitre que j'ai pris conscience des différentes philosophies existantes à l'intérieur de l'approche autoetchnographique.

Je me suis instantanément reconnue dans la description du mouvement impressionniste où l'on souhaite s'appuyer sur les perceptions comme mode d'interprétation et d'analyse. Ce mouvement met aussi l'accent sur

l'importance des entretiens. La mise en commun des expériences de différentes personnes peut fournir une vision nuancée aux propos du chercheur.

En partant à la rencontre de plusieurs artistes, j'ai pu m'inspirer de leurs parcours. Dans certains cas, leurs propos m'ont troublé, dans d'autres cas, ils m'ont rassuré. Chose certaine, ils m'ont toujours permis d'évoluer. En comparant mes impressions avec les expériences d'autrui, mes remises en question, se sont avérées constructives. Leurs discours me servaient de barème lorsque mes pensées devenaient trop envahissantes.

Mes nombreuses angoisses n'étaient pas complètement inutiles, je dirais même avec le recul qu'elles étaient essentielles. Elles m'ont permis de réfléchir à ce qui se terrait au fond de moi.

« What does the phrase 'reflective practice' suggest to you?

I think it would suggest that you learn through doing: where the process of making is central to an ongoing process of both critical reflection and discovery. So that thoughts and ideas and concepts come into being through practice in ways that could not possibly happen otherwise »
-Shona Illingworth

Mon projet d'écriture a suscité de nombreuses réflexions, qui influenceront certainement ma pratique. C'était d'ailleurs l'objectif premier de ce mémoire.

Avec la pandémie, le mémoire initial est tombé à l'eau. Il me fallait trouver une façon de me consacrer entièrement à ma pratique. Mais, privé de mon projet initial, était-ce vraiment possible?

Grâce à mes lectures, j'ai découvert plusieurs types de réflexivité au travers desquels différents questionnements peuvent surgir.

La plus marquante est la réflexion pour l'action. Il s'agit de préparer le projet et de réfléchir à la pratique que nous aimerions adopter en amont. C'est le moment idéal de se pencher sur les stratégies qui nous permettront de surmonter l'adversité et les contraintes liées au projet.

Dans mon cas, cette première réflexivité s'est installée au début de la pandémie, lorsque j'ai pris la décision de transformer mon projet de mémoire. Il fallait prendre les grands moyens et m'adapter comme je le pouvais. Cette première grande réflexion m'a permis de saisir les opportunités que m'apportait la pandémie, trouver l'heureux hasard qui se cache sous les contraintes.

C’est une grande leçon que j’espère conserver longtemps.

La réflexion sur l’action est donc au cœur de ce mémoire. Elle m’a suivi tout au long de cette aventure identitaire. C’est elle qui m’a permis de changer de direction lorsqu’une situation ne se passait pas comme prévu. Elle me servait de guide, un fil d’Ariane qui se meut au gré des intempéries.

Le projet inclut aussi une réflexivité qui prend forme dans le moment présent. Elle est provoquée par des facteurs externes, souvent reliée aux interruptions forcées qui surgissent à la suite de grandes inquiétudes face à la peur de ne plus savoir où aller, et à la fatigue qui nous incite à vouloir tout abandonner.

Dans mon cas, ce type de réflexion se transforme souvent en pensées anxieuses. Ce projet m’a d’ailleurs permis de bien m’en servir pour une fois. Bien qu’elles soient inconfortables, elles ne sont pas que néfastes. Leurs présences (presque constante) m’ont obligées à prendre un certain recul et m’ont permis de développer des outils pour mieux les gérer. Parmi ceux-ci, prendre le temps de respirer, loin de mon écran d’ordinateur, a porté fruit. Comme nous étions en pleine pandémie je n’avais nulle part où aller. Je me suis mise à observer ce qui se trouvait devant moi, ma fenêtre qui donne sur la ruelle.

Les séquences de la ruelle agissent à titre de respiration rythmique permettant au lecteur de prendre une pause bien méritée. Cette même respiration qui m’a fait tant de bien lors des mois de rédaction solitaire.

Grâce au bien-être que me procurait l’observation des moments de mon quotidien, je pouvais voir et interpréter les données de la recherche différemment. En portant mon regard vers l’extérieur, j’arrivais à oublier l’anxiété qui me rongeait l’intérieur. En étant plus sereine, j’arrivais à penser librement et assimiler les nouvelles expériences qui s’offraient à moi. Les séquences de la ruelle sont donc le doux mélange entre l’observation de mon quotidien et l’interprétation de mes apprentissages.

***

Je termine mon mémoire en retard sur l’échéancier initial et en n’ayant jamais terminé mon projet original. Cet échec, en est-il vraiment un? m’a poussée à prendre le recul dont j’avais réellement besoin.

La dernière année fut, tout de même, bien occupée. En parallèle à ce projet de mémoire introspectif et intime, j’ai complété la rédaction de ma première proposition de long-métrage documentaire. Bien que ce projet n’ait pas une vocation académique, sa forme rédactionnelle a grandement été influencée par mon projet de recherche. Sans m’en rendre compte, mes projets d’écritures se sont nourris mutuellement.

L’un ne peut exister sans l’autre. Ce qui me pousse à croire que la pratique nourrit la réflexion, qui à son tour, nourrit la pratique.

Cette idée me réconforte.

Elle démontre que la recherche-création se doit d’innover dans la forme afin d’être cohérente avec son contenu.

Autrement, elle agit tel un cordonnier mal chaussé.

Je ne sais pas où mon projet me mènera, mais j’ai maintenant la certitude qu’il n’est pas vain.

21 août 2021

Quelques semaines séparent les mots de la page précédente, des lignes qui suivront.

J'en suis déjà à la énième correction. À chacune de mes relectures, je découvre quelque chose de nouveau. Cette fois, j'ai été frappée par l'anxiété qui émane de ce projet. J'y fais référence tout le temps.

Je remarque que cet état d'angoisse diffuse qui m'accompagne varie constamment. La tension que suscite l'acte même de créer, l'état d'alerte et le stress que cela suppose m'amenaient parfois à naviguer sur des vagues stimulantes, parfois à plonger au cœur de celles-ci avec l'impression que je n'en émergerais plus. Le pas de recul des derniers jours, la relecture, la réflexion me permettent maintenant de mieux en saisir le sens et de partager cette dernière expérience réflexive.

Lorsque je me relis, je constate que le stress peut, d'une certaine façon, être un moteur de création. Il s'agit là d'une douce dichotomie, être stressée, juste assez pour rester accrochée, mais sans laisser le stress prendre le dessus. Pour arriver à mener à terme ce mémoire, j'ai dû trouver, sans toujours m'en rendre compte, une façon de le contenir. Maîtriser le stress pour éviter une expérience d'anxiété paralysante. C'est ce que les chercheurs dans ce domaine désignent par l'expression « réguler le stress ».

Comme j'ai été en mesure de mener à terme mon mémoire, je peux affirmer que j'ai réussi à réguler ce stress. Et, en me relisant, j'arrive même à déceler les stratégies qui m'ont permis d'y parvenir. Je crois que ça vaut la peine de le partager.

> *« Window of Tolerance is a term coined by Dr. Dan Siegel is now commonly used to understand and describe normal brain/body reactions, especially following adversity. The concept suggests that we have an optimal arousal level when we are within the window of tolerance that allows for the ebb and flow (ups and downs of emotions) experienced by human beings. We may experience hurt, anxiety, pain, anger that brings us close to the edges of the window of tolerance but generally we are able to utilize strategies to keep us within this window »*
> -Lori Gill

Pour soutenir le processus créatif idéal, il est primordial d'apprendre à réguler notre état émotif face à la tension engendrée par le stress. Mais, développer les habiletés de régulation des émotions pour atteindre la balance optimale est complexe; un jeu d'essais-erreurs qui peut durer longtemps. L'idée est de trouver la fenêtre de tolérance qui nous permet

d'être suffisamment confortables pour rester engagé dans le processus créateur. Lorsque la tension causée par le stress est tolérable, elle devient bénéfique, puisqu'elle permet de rester motivée, d'atteindre des objectifs et de mener à terme un projet de longue haleine par exemple, un mémoire de maîtrise ou un projet cinématographique.

Rester dans cette fenêtre de tolérance pour une longue période est néanmoins difficile. Reconnaître ces moments où le stress devient si important qu'il suscitera soit un état d'agitation, soit un état de dissociation, semble une clé importante pour déjouer les impasses d'un processus créateur.

À la relecture de mes écrits, il est facile de retrouver ces moments où je perdais le contrôle. Mon esprit était agité et mes pensées s'entremêlaient. Mon discours était plus confus et je n'hésitais pas à m'autocritiquer de manière virulente.

À l'inverse, lorsque le stress devenait trop important, il m'arrivait de fuir le problème. Mon esprit se dissociait complètement, et soudain, je n'arrivais plus à travailler. Ces moments dissociatifs se manifestaient par plusieurs épisodes de procrastination, et par toutes ses amandes aux chocolats ingérées rapidement.

Avec le recul, je réalise que mon état émotionnel s'est souvent déréglé au cours du processus de création de ce mémoire. Mais, les moments de découragements étaient passagers. J'arrive maintenant à identifier trois stratégies qui m'ont permis de mener à terme ce mémoire malgré que l'intensité de mon état d'anxiété débordait régulièrement.

D'abord, il y a l'idée de poser une action qui nous fait du bien. De mon côté, cela se traduisait par les séquences de la ruelle. Lorsque l'anxiété me paralysait, je posais mon regard sur la ruelle. En voyant les voisins vaquer à leurs occupations, je me sentais soudain moins seule. Le mouvement du vent, les allées et venues des clients, les cris des enfants, me sortaient de mes pensées malicieuses et me permettait de m'ancrer dans le moment présent. Je reprenais mes esprits et j'étais en mesure d'écrire. La créativité revenait rapidement. Soudain, j'arrivais à écrire sans pression. Les mots me plaisaient. Je reprenais confiance. J'avais la force de continuer. Mon état de stress était mieux régulé.

D'autres méthodes d'adaptation au stress m'ont permis de faire évoluer ce projet de mémoire. Il y a d'abord l'idée de structurer le problème et de trouver des pistes de solutions. Pour moi, il s'agissait de trouver des lectures et d'approfondir mes recherches. Après avoir repris mes esprits en observant la ruelle, j'étais en mesure de poser des actions concrètes pour affronter et modifier le problème. En allant à la recherche de voix d'auteurs et de penseurs, en creusant les concepts que je croyais pertinents, j'étais à nouveau animée par la curiosité et l'envie de pousser plus loin mes réflexions. J'étais stimulée et j'avais un plan d'action qui me permettait d'avancer. À d'autres moments, ma stratégie d'adaptation se manifestait par le désir d'aller à la rencontre de l'autre. Cette stratégie, à la fois émotionnelle et intellectuelle, me poussait à rencontrer des

artistes inspirantes. Il s'agissait d'un bon moyen d'obtenir les encouragements et la sympathie d'autrui tout en apprenant de nouveaux concepts qui allaient me permettre de faire évoluer mon mémoire.

J'ai maintenant la conviction que ce mémoire n'a pas été fait en vain. Il m'a permis de passer la dernière année à vivre mon processus créateur et à tirer des conclusions qui me seront bénéfiques. Grâce à cet exercice, parfois douloureux, je suis en mesure d'identifier les stratégies de régulation émotionnelle qui fonctionnent pour moi, et pour les autres aussi, peut-être. Un processus de création est long et laborieux. Lorsque la tension devient trop grande, un créateur peut être enclin à multiplier les projets (agitation) ou abandonner complètement (la fuite) et ne jamais compléter son projet. Je considère que ce mémoire met en lumière cette réalité rarement exposée.

Ce mémoire m'aura appris que le manque de productivité n'est pas un signe d'absence de talent et de créativité, mais plutôt une mauvaise gestion de l'état émotionnel.

Bien humblement, je crois que cette leçon méritait d'être partagée

ANNEXE A
RÉFÉRENCES

Cinéma documentaire

Livre de Jacqueline Saagar
Saagar, J. (2014). *L'écriture documentaire*. Éditions DIXIT

Citation de Patrice Chagnard
Saagar, J. (2014). *L'écriture documentaire*. Éditions DIXIT, p.21

Citation de Patrick Leboutte
Saagar, J. (2014). *L'écriture documentaire*. Éditions DIXIT, p.13

Citation de Jacqueline Saagar
Saagar, J. (2014). *L'écriture documentaire*. Éditions DIXIT, p.68

Étude sur le métier de documentariste
Poitras, D., Ménard, M., Trépanier, N., Pelletier, F. et Boulianne, B. (2020). L*e métier de métier de documentariste, une pratique de création menacée? Analyse des conditions de pratique de la profession de documentariste*. Montréal, Québec : Services aux collectivités de l'UQAM et Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec.

Définitions
« réalisatrice, réalisation et réaliser ». 2003. Dans Multi dictionnaire de la langue française. Marie-Éva De Villers. Éditions Québec Amérique Inc.

Autofiction

Citation Serge Doubrovsky
Doubrovsky, S. (1989). *Le livre brisé*. Éditions Grasset, p.212

Citation de Philippe Vilain
Vilain, P (cité dans Fillion, V). (2015). *L'autofiction expérimentale chez Chloé Delaume : Dans la nuit je suis buffy Summers, Dans ma maison sous terre et Une femme avec personne dedans*. p.23 [Mémoire de maîtrise, UQAM]. Archipel. https://archipel.uqam.ca/7689/

Citation de Valérie Fillion
Fillion, V. (2015). *L'autofiction expérimentale chez chloé Delaume : Dans la nuit je suis buffy Summers, Dans ma maison sous terre et Une femme avec personne dedans*. p.22. [Mémoire de maîtrise, UQAM]. Archipel. https://archipel.uqam.ca/7689/

Écriture Multimédia

Citations de Serge Bouchardon

Bouchardon, S., Cailleau, I., Crozat, S., Bachimont, B. & Thibaud, H. (2011). *Explorer les possibles de l'écriture multimédia*. Les Enjeux de l'information et de la communication. p.1. doi:10.3917/enic.hs03.0002)

Agencement

Citations de Marion Froger

Froger, M. (2000). *Agencement et cinéma : la pertinence du modèle discursif en question*. Cinémas. 10 (2-3), 13-26. https://www.erudit.org/fr/revues/cine/2000-v10-n2-3-cine1881/024813ar/

Inspirations

Sophie Calle

Calle S. (2019). *Gotham Handbook : New York, mode d'emploi*. Actes Sud, p.15

Citation de Danielle Méaux

Méaux, D. (2012). *Les effets escomptés de la contrainte chez Sophie Calle*. Nouvelle revue d'esthétique. 9,79-90. p.8https://doi.org/10.3917/nre.009.0079

Agnès Varda

Varda A.(réalisatrice) (1988). *Jane B. par Agnès V*. [film documentaire].

Luce Meunier

Meunier, L. (2018). *Eau courante #8*. [Acrylique sur toile de coton]. Musée d'art contemporain, Montréal.https://macm.org/expositions/des-horizons-dattente/

Chantal Akerman

Akerman, C. (réalisatrice) (1977). *News from home*. [film documentaire]

Marcel, J, La Rochelle, R. (2006) *Entretien : Chantal Akerman*. 24 images, (130), 32-38.https://id.erudit.org/iderudit/12681ac

Kiani, S. (2018). *Chantal Akerman, entre autoethnographie et banal : un féminisme des interstices*. Genre, sexualité & société, hors-série N3.https://doi.org/10.4000/gss.4491

Féminisme au cinéma

Ina Culture. (2020, 25 mars). 1975 : C'est quoi, un cinéma au féminin ? | Archive INA [vidéo]. YouTube https://www.youtube.com/watch?v=RfFzAhOBwfM&t=16s&ab_channel=InaCulture

Québec Cinéma. (2021, 26 mai).*RVQC 2021 | 5 à 7 | LA PARITÉ, ET APRÈS?* [vidéo].YouTube.https://www.youtube.com/watch?v=yrIxD4uHyzo&ab_channel=Qu%C3%A9becCin%C3%A9ma

Sérendipité

Heuguet, G. (2017). *Sérendipité. Du conte au concept: Sylvie Cattelin,* Paris, Seuil, coll. « Science ouverte», 2014, 272 p.. Communication & langages, 192, 160-162. https://doi.org/10.4074/S0336150017012133

Les affects de l'ordinaire

Stewart, K. (2007). *Ordinary affects*. Duke University Press Durham & London.

L'autoethnographie

Richardson, L. et St. Pierre, E.A. (2005). *Writing A Method of inquiry*. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), The SAGE handbook of qualitative research. Thousand Oaks : Sage Publication

Elliott, D et Culhane, D (2017). *A different kind of ethnography; Imaginative Practices and Creative Methodologies,* University of Toronto Press.

Guttorm, H.E (2012) *Becoming-(a)-paper, or an Article Undone: (Post-)Knowing and Writing (Again), Nomadic and so Messy,* Sage Publication.

Citation de Tony E. Adams, Stacey Holman Jones et Carolyn Ellis

Adam, E.T, Holman Jones, S, Ellis, C (2015) *Autoethnographie, Understanding Qualitative research,* Oxford University Press.

Citation de Toby Fulwiler

Colyar, J (2009) *Becoming writing, Becoming writers,* Qualitative Inquiry Volume 15 Number 2 February 2009 421-436, Sage Publications

Citation de Paula Saukko

Louis-Claude Paquin (2020) *Ciel, mon écriture est rendue POST ! Dorénavant, je pratique la recherche par l'écriture* http://lcpaquin.com/Ecriture/mon_ecriture_est_POST.pdf [consulté le 8 juin 2020].

Citation de Shona Illingworth

Candy, L (2020) *The creative Reflective Practitioner; Research through Making and Practice,* Routledge

La régulation émotionnelle

Delelis, G, Christophe, V, Berjot, S, Desombre, C (2011) *Stratégies de régulations émotionelle et de coping : quels liens?* Bulletin de psychologie, 515, 471 479. https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0471

Citation de Lori Gill

ATTCH – Attachment and trauma treatment centre for healing. 2017. *Understanding and Working with the window of tolerance*. https://www.attachment-and-trauma-treatment-centre-for-healing.com/blogs/understanding-and-working-with-the-window-of-tolerance?fbclid=IwAR0Yejl_BEI5f0xVNnVCZS6pEp98gEszWURAMWS76ZN83_zbiC1jtNy_foI [consulté le 20 août 2021]